



THÉÂTRE
Une dramaturge péruvienne
dans la salle intime du Propsero
Page E 3



DANSE
Elodie Lombardo propose une danse
macabre à la mexicaine
Page E 5

CULTURE



WARHOL AU

L'éclatement au rendez-vous

La culture de l'image du rock et le décloisonnement des arts s'expriment cet automne à Montréal par trois expositions très musicales.

JÉRÔME DELGADO

A une semaine de l'ouverture de *Warhol Live*, truc inédit liant arts visuels et musique, le Musée des beaux-arts (MBA) vibre au son des chariots électriques, des marteaux et des objets métalliques qui finissent par frapper le sol. Difficile d'imaginer tous les airs, dont parle Emma Lavigne, qui relieront une salle à une autre. Ce qui est sûr, promet-elle en parcourant les étapes de l'exposition dont elle est une des commissaires, c'est que la cacophonie ne règnera pas.

«Chaque salle a sa trame, chaque son a un sens», dit celle qui s'est fait un nom avec des expositions à la Cité de la musique de Paris. Elle et ses collègues Stéphane Aquin, du MBA, et Matt Wrblca, du Andy Warhol Museum de Pittsburgh, ont travaillé autant avec les musiques qui ont fasciné l'artiste (de Judy Garland à l'opéra, du rock au disco) qu'avec les bandes d'archives qu'il a conservées. «Les chansons de Garland et de Shirley Temple passaient à la radio. La fascination de Warhol pour le cinéma était aussi audio», estime Emma Lavigne.

Warhol Live, qui «questionne l'art de Warhol, cherche à montrer comment il a voulu sortir de la création plastique», chose qui n'a jamais été faite, ouvre un automne très mé-

lodieux dans le Montréal des arts visuels. Très rock: début octobre, le Musée d'art contemporain (MAC) inaugure *Sympathy for the Devil* puis *Art et rock and roll depuis 1967*, et, en novembre, la fondation DHC cède ses espaces à Christian Marclay, figure actuelle, incontournable, lorsqu'on évoque la musique comme un art plastique.

Des rapprochements à faire

Fait à noter, les deux musées auront droit à leurs *Screen Tests* de Warhol, remarquables de silence. Pour Paulette Gagnon, conservatrice en chef au MAC qui assure la mise en place de *Sympathy for the Devil*, exposition en provenance de Chicago, il faut voir cet inévitable écho du bon côté. «On dira simplement que Montréal vibre à la musique», croit-elle.

Fait à noter (bis), Emma Lavigne signe aussi, mais toute seule, *Replay*, l'expo Marclay qui circule dans le monde depuis 2007. Cette simultanéité n'est qu'un hasard, assure-t-elle. «J'en suis très fière, dit-elle, parce que l'une [*Warhol Live*] commence par Hollywood et l'autre [*Replay*] finit avec ça.»

Christian Marclay, qui sera également de *Sympathy for the Devil* (avec une installation dispersant des disques vinyle sur le plancher),

VOIR PAGE E 2: ÉCLATEMENT

HOL MUSÉE

Obsédé par les médias

PAUL CAUCHON

Sur YouTube, le clip dure 4 minutes et demi. Il s'intitule *Andy Warhol Eating a Hamburger*. Warhol est derrière une table. Il n'y a aucun mouvement de caméra. On entend le bruit incessant de la rue. Warhol se sert du ketchup, mange, s'essuie la bouche, avec cet air absent qu'on peut avoir lorsqu'on mange un McDo. C'est tout.

Il faut ensuite lire les commentaires que les internautes écrivent. Certains le traitent de génie, d'autres d'imposteur. Le commentaire le plus intéressant est le suivant: aujourd'hui, combien de vidéos peut-on voir sur YouTube de gens qui ne font rien de particulier?

De là à dire qu'Andy Warhol est un précurseur de la télé-réalité et de YouTube, il n'y a qu'un pas, que plusieurs osent franchir. En tout cas, 20 ans après sa mort, on garde vraiment l'impression que Warhol avait tout compris des médias, et qu'il est encore plus actuel aujourd'hui.

Warhol a touché à tout. Il a fait des films, de la photo, a été éditeur de magazines, a fait de la radio, de la télévision, a même tourné des pubs. On ne compte plus le nombre d'entrevues qu'il a accordées. Il s'amusait d'ailleurs à donner des éléments biographiques différents à différents médias. Comme ça, expliquait-il, s'il rencontre quelqu'un qui lui cite un événement de sa vie, il pouvait savoir quel média cette personne consomme...

Ric Burns a réalisé un grand documentaire sur Warhol pour PBS. Warhol est «l'artiste multimédia suprême», soutient-il. Il a compris que la gloire et la célébrité étaient la réalité la plus importante dans la culture des médias de masse.

Selon Burns, la conception de l'art chez Warhol relevait de la transformation. «L'art, c'est le désir d'être ou de s'imaginer comme quelque chose d'autre», dit Burns. Tout jeune, Warhol était fasciné par Shirley Temple. Donc, ajoute Burns, «pour lui, Shirley Temple

était plus importante que Jackson Pollock. Cela a à voir avec ce que vous voudriez être».

Les médias sont l'art

Dans son autobiographie parue en 1975, traduit chez Flammarion sous le titre *Ma philosophie de A à B*, un livre sous forme de dialogues ironiques et souvent brillants, Warhol explique que si vous êtes un escroc et que vous passez à la télé, «vous êtes une célébrité et nul ne vous méprise parce que vous êtes un escroc. Vous êtes quand même au firmament».

On pourrait donc dire que l'art, c'est ce que vous voulez qu'il soit. Ou, mieux encore, l'art c'est ce que les médias veulent qu'il soit. Warhol allait encore plus loin. Dans une entrevue, un journaliste lui a demandé s'il a transformé les médias. «Non, je ne transforme pas les médias», répond-il. «Je ne fais pas non plus de différence entre mon art et les médias. Je ne fais qu'ajouter aux médias en les utilisant pour mon travail. Je suis convaincu que les médias sont l'art.»

L'obsession de célébrité, la consommation culturelle ultra-rapide de des *talk-show*, la télé-réalité, la culture du clip et des vidéos, toutes ces réalités semblent avoir été pressenties par Warhol qui, dans les années 60, faisait passer des *screen test* de trois minutes à tous les visiteurs de *The Factory* même s'il n'avait aucun film à tourner, et réalisait des films sur des sujets improbables, par exemple un homme qui dort.

Warhol était obsédé par la télévision («j'en allume quatre à la fois dans ma chambre à coucher» écrit-il dans son autobiographie) et il a eu sa propre émission en 1986 sur MTV, la chaîne où la mode de la télé-réalité a justement explosé avec *Real Life*.

Il avait compris que vous n'existez que par l'existence que vous accordent les médias.

S'interrogeant sur le mode de fonctionnement des informations dans les médias, il écrit

VOIR PAGE E 2: MÉDIAS



CULTURE

MÉDIAS

Warhol toujours actuel ?

SUITE DE LA PAGE E 1

ceci: «Je ne parviens pas à comprendre à qui appartiennent les informations. Si votre nom apparaît dans les informations, les informations devraient vous payer. Parce que ce sont vos informations, qu'elles prennent et distribuent comme si c'était leur produit. (...) Si les gens ne donnaient pas leurs informations aux informations, si chacun gardait ses informations pour soi, les informations ne comporteraient aucune information. J'imagine donc qu'on devrait se payer l'un et l'autre.» On croirait presque lire du Raymond Devos!

Évidemment, cette réflexion de Warhol autour des médias est symbolisée par sa phrase la plus célèbre, prononcée en 1968: à l'avenir, chacun sera célèbre pendant 15 minutes («in the future everyone will be famous for fifteen minutes»).

On associe souvent cette phrase à l'obsession de la célébrité et de «passer à la télé». Mais la phrase a peut-être encore plus à voir avec la propension des

médias à créer des vedettes pour consommation rapide, et à les jeter après usage.

La phrase est tellement forte qu'on continue aujourd'hui à en explorer différentes variations. Par exemple, dans le nouvel univers des réseaux sociaux sur Internet comme Facebook, elle a été ainsi transformée: «sur le Web, chacun sera célèbre pour 15 personnes». Vous pouvez continuer le jeu et trouver d'autres variantes...

Andy Warhol est mort en 1987, avant l'arrivée d'Internet. Mais l'année précédant sa mort, il créait une œuvre sur un ordinateur Amiga, un portrait de Debbie Harry. Plusieurs spécialistes croient qu'il aurait adoré Internet, et qu'il aurait poussé encore plus loin sur le Web sa réflexion sur les médias et la communication.

Warhol toujours actuel? Essayez juste d'imaginer ce qu'un événement comme le 11 septembre 2001 aurait pu lui inspirer comme œuvre...

Le Devoir

ÉCLATEMENT

SUITE DE LA PAGE E 1

est un peu un Andy Warhol. Tous les deux puisent dans les images et les sons du cinéma, vénèrent l'approche conceptuelle de John Cage et s'enracinent dans l'imagerie pop.

Il y a beaucoup de rapprochements à faire entre les deux, en convient Emma Lavigne. Elle pense à deux installations majeures de Marclay, qui seront de l'expo au Vieux-Montréal: *Vidéo Quartet*, où «il compose une musique de la même façon que Warhol se sert de Hollywood, en puisant dans une multitude de films»; et *Crossfire*, un collage (encore) de films, où le même motif (un coup de feu), répété insatiablement, lui fait penser aux portraits en série d'Elvis, pistolet à la main, qui ouvrent le parcours au MBA.

Marclay, comme Warhol, est préoccupé par le monde qui l'entoure, «fasciné par la mort», dit-elle. La vidéo *Guitar Drag* (1999), inspirée par le calvaire d'un jeune Noir traîné par une auto, évoque cette dimension très anthropomorphe du rock.

Faire entendre tous les sons

À l'image des pochettes de disques rassemblées (Tchaïkovski, Stones, Diana Ross...), Warhol *Live* fera entendre tous les sons. Un constat cependant: le cœur de cette démonstration peu plastique (peu de peinture avant la toute dernière salle), n'est pas l'objet le moins immatériel de l'artiste (les Silver Clouds, connus pour avoir servi de décor dans une chorégraphie de Merce Cunningham), mais la présence du rock.

L'association de Warhol avec le Velvet Underground (Lou Reed, John Cale...), groupe qu'il a financé et promu, au point où le disque *The Velvet Underground & Nico* est devenu un album-culte, semble un point tournant. La reconstitution de l'*Exploding Plastic Inevitable* qu'on s'appropriait à finaliser mercredi — l'EPI, pour les intimes, est le fantasme d'œuvre d'art total que Warhol parvient à réaliser avec le Velvet — en sera certainement l'étape la plus spectaculaire.

Rock ici, rock au MAC, rock avec Marclay. L'alliance de ce genre avec les arts visuels n'est pas



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Une vue partielle d'une des salles de l'exposition Andy Warhol au MBA

fortuit, croit Emma Lavigne, elle qui contribue depuis l'an 2000 à exprimer cette réalité: des expositions autour de Pink Floyd, Jimmy Hendrix, John Lennon...

«Les rockeurs expriment une certaine ambiguïté, multiplient leurs personnages. Warhol a eu une relation très forte avec Mick Jagger, qui jouait l'ambiguïté sexuelle, se maquillait, se travestissait, note-t-elle. Le rock est devenu une mythologie, il a quelque chose de rituel. Umber Eco a déjà dit du rock qu'il est une religion électrique.»

Aussi, croit-elle, l'altérité a amené des arts alternatifs à se rapprocher. Autant Marclay, DJ à ses débuts qui se tourne vers la vidéo alors qu'elle n'a pas encore la cote, autant Warhol qui se bat pour trouver des boîtes de nuit où faire jouer Lou Reed et ses acolytes.

«Ce que Warhol défend avec *Velvet Underground*, c'est une esthétique sombre, urbaine, loin du flower power de Californie. Ce que chante Reed est en décalage avec l'insouciance de la jeunesse que la société aimait véhiculer. C'est la mort, la destruction.»

François Létourneux, conservateur adjoint au MAC, croit que ces liens rock-art reposent sur l'esprit de collectivité, d'ouverture et de multidisciplinarité propre à notre époque. Ce n'est pas pour rien si *Sympathy for the Devil* débute avec le New York de 1967, l'année de sortie du *Velvet Underground & Nico*.

«A une autre époque, quand Picasso travaillait pour un ballet, chacun faisait son affaire. Dans les années 1960, c'est le décloisonnement. Tout le monde s'approprie une discipline.»

Marclay, comme Tony Oursler, Dan Graham, Pipilotti Rist, Rodney Graham (le seul Canadien de *Sympathy for the Devil*) et d'autres, sont ou ont été musiciens. Un tiers des artistes exposés, dit François Létourneux. Ça explique bien des choses. Il assure cependant que l'exposition n'est pas une affaire musicale. «Les œuvres sont des œuvres d'art contemporain, dit-il. Il ne s'agit pas d'une expo anthropologique. On ne présente pas les chausures d'Elvis.»

Collaborateur du Devoir

ESPACE GO

2008/2009 L'ART DE LA DIFFÉRENCE

OH LES BEAUX JOURS

DE SAMUEL BECKETT
AVEC ANDRÉE LACHAPELLE
MISE EN SCÈNE ANDRÉ BRASSARD

DU 9 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 2008
ET ROGER LA RUE

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE GENEVIÈVE LAGACE DÉCOR ET ACCESSOIRES GENEVIÈVE LIZOTTE COSTUMES GINETTE HUBERMAN
LUMIÈRES ÉRIC CHAMPOUX ENVOIEMENT SONORE MICHEL SMITH MAQUILLAGES ANGELO BARSETTI

UNE PRODUCTION ESPACE GO

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!
CHOIX DE 9 SPECTACLES

<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>OH LES BEAUX JOURS</p> <p>DU 9 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 2008</p> <p>DE SAMUEL BECKETT MISE EN SCÈNE D'ANDRÉ BRASSARD</p>	<p>THÉÂTRE PAP PRÉSENTE</p> <p>CEUX QUE L'ON PORTE</p> <p>DU 14 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 2008</p> <p>D'ANDREW DARNOFF MISE EN SCÈNE DE VINCENT-GUILLAUME OTIS</p>	<p>THÉÂTRE DE L'OPÉRA PRÉSENTE</p> <p>LE BRUIT ET LA FUREUR</p> <p>DU 28 OCTOBRE AU 22 NOVEMBRE 2008</p> <p>DE WILLIAM FAULKNER MISE EN SCÈNE DE LUCE PELLETIER</p>
<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>CET ENFANT</p> <p>CIE LOUIS BROUILLARD (FRANCE)</p> <p>DU 26 AU 29 NOVEMBRE 2008</p> <p>TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE JOËL POMMERAT</p>	<p>DULCINÉE LANGFELDER & CIE PRÉSENTE</p> <p>LA COMPLAINTÉ DE DULCINÉE</p> <p>DU 4 AU 14 DÉCEMBRE 2008</p> <p>DE DULCINÉE LANGFELDER MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD</p>	<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>LE COMPLEXE DE THÉNARDIER</p> <p>DU 20 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2009</p> <p>DE JOSÉ PLIYA MISE EN SCÈNE DE DENIS MARLEAU</p>
<p>THÉÂTRE PAP PRÉSENTE</p> <p>LA GRANDE MACHINERIE DU MONDE</p> <p>DU 24 FÉVRIER AU 21 MARS 2009</p> <p>TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE PATRICE DUBOIS</p>	<p>ESPACE GO PRÉSENTE</p> <p>LES PIEDS DES ANGES</p> <p>DU 31 MARS AU 25 AVRIL 2009</p> <p>D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD</p>	<p>MOMENTUM PRÉSENTE</p> <p>MYCOLOGIE</p> <p>DU 5 AU 23 MAI 2009</p> <p>TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE STÉPHANE CRÉTE</p>

WWW.ESPACEGO.COM

4590, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1R5
ESPACE GO 514 845-4890 ADMISSION 514 790-1245

Partenaires: Québec, Conseil des Arts, Canada Council, Hydro Québec, PARTENAIRE DE SAISON, transat

PROGRAMMATION JEUNESSE

SAISON 2008-2009

POA JUNIOR

ANNABELLE CANTO

Dimanche 28 septembre, 11 h

Musique et théâtre - 3 à 12 ans

Ayant perdu sa voix et sa mémoire le matin d'un important récital, une cantatrice et son pianiste partent à la recherche de cette voix magique. La chanteuse parviendra-t-elle à retrouver son talent ?

Une coproduction des Jeunesses Musicales du Canada et de la Place des Arts

Atelier entourant le spectacle:

LE CABARET DANSÉ DU VILAIN PETIT CANARD

Dimanche 5 octobre, 11 h

Danse - 4 à 12 ans

La compagnie de danse Cas public, qui présentera sa toute nouvelle création *Le Cabaret dansé du vilain petit canard* à la Place des Arts en février prochain, vous convie à un atelier où seront dévoilés les rouages de la création en danse.

Une production de la compagnie de danse Cas public

TI-JEAN (CHEZ LES REVENANTS)

Dimanche 19 octobre, 11 h

Théâtre de marionnettes - 4 à 12 ans

Adaptation libre du conte traditionnel russe *La princesse Grenouille*, ce spectacle raconte comment la célèbre marionnette Ti-Jean surmonte ses peurs et déjoue les plans d'une sorcière cruelle.

Un spectacle du Théâtre de Deux Mains présenté par la Place des Arts

CONCOURS Hydro Québec Les Rencontres d'Ariane

Voyez OH LES BEAUX JOURS et courez la chance de remporter un forfait* pour deux personnes à la Baie-James offert par Hydro-Québec. Valeur 3 200\$.

Assistez à la rencontre d'Ariane du jeudi 25 septembre 2008 et recevez 2 coupons de participation supplémentaires. Détails et règlements disponibles au www.espacego.com.

* Certaines restrictions s'appliquent. Aucun achat obligatoire. Le règlement du concours est disponible aux bureaux administratifs d'ESPACE GO.

PROGRAMMATION COMPLÈTE

jeunesse.laplacedesarts.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Partenaires MÉDIA: LE DEVOIR, Dans un Jardin

Commanditaires SONS ET BROCHES

CULTURE

L'air du temps



ODILE TREMBLAY

L'air du temps soufflait sur Yonge street, sur Bay street, à l'ombre de la tour du CN. Un peu plus fort qu'ailleurs, au fait. Factice air du temps... Brad Pitt montrait son beau profil. Tout le reste s'enfonçait dans l'ombre. Photographées, traquées, interviewées, les vedettes donnaient leurs couleurs rouge et or au festival de Toronto, clôturé la semaine dernière.

Je n'y avais pas mis les pieds depuis huit ans. Assez pour constater à quel point la «peopelisation» du rendez-vous avait pris le mors aux dents.

Les films projetés là-bas, souvent de grande qualité, passaient sous le tapis, en même temps que les cinéastes, soudain invités de second plan, cousins pauvres des vedettes. Les programmeurs me confiaient leur détresse. Faut les comprendre. Frustrant de se fendre en quatre pour trouver des bons films quand les projecteurs se braquent sur les partys. Fête géante pour vedettes à lunettes fumées: la cause torontoise est médiatiquement entendue.

Non seulement les télé roulent à fond sur les stars à croquer, mais aussi les grands journaux nationaux, dont le *Globe and Mail*, et nombre de médias américains, délaissent à peu près toute critique cinématographique pour sombrer dans le culte du vedettariat.

On n'ira pas cracher sur ce culte-là, si précieux pour mettre une manifestation en lumière... À Montréal, le Festival des films du monde manque tellement de stars à jeter en pâture aux caméras qu'il sombre dans l'anonymat. Mais Toronto, si populaire, pourtant couru par son public, pâtit de l'effet contraire. L'impact médiatique égare sa dimension artistique au profit de la façade clinquante.

Sans volet compétitif, le Festival de Toronto, adopté par Hollywood, se révèle particulièrement vulnérable à cet air du temps avide de visages de prestige, de potins de coulisses. À Cannes, à Berlin ou à Venise, entre autres, la compétition offre un treillis aux journalistes qui témoignent à tout le moins des films de la course. Deux types de couverture: presse glamour et critique de cinéma se partagent le morceau. À Toronto, en l'absence de cette digue, la «peopelisation» balaie tout. Misère des riches? Peut-être, mais qui en dit long.

Simple reflet d'une paillette planétaire qui masque, à tous les échelons, le tissu culturel et ruine son impact profond, le cas Toronto éclaire le reste. Partout, la chasse à la vedette, à l'heure de financement des films, d'animer des émissions culturelles, de poser devant les caméras, envoi créateurs et spécialistes au filet.

Le vedettariat ne date pas d'hier, remarquez. Mais l'ampleur du phénomène planétaire donne aujourd'hui froid dans le dos. Comme une immense tache d'huile, atteignant la classe politique: le président français surfe particulièrement fort sur cette vague-là. Dans le champ des arts, cette couverture de surface, nourrie de télé-réalité, s'apaise l'essence. On me dira que dans nos sociétés stressées, se passionner pour la perte de poids de Britney Spears

peut constituer un chloroforme fort commode. N'empêche que le vedettariat est en train de modifier toute la visage de la culture, de miner sa symbolique profonde.

Au sommet de la pyramide, des bêtes de pouvoir poussent la roue de l'abrutissement collectif et empochent des votes qui fleurissent sur le terreau de l'ignorance. *Big Brother* triomphe. L'art, le vrai, celui qui disparaît du devant de la scène, est subversif. Assourdir sa voix, c'est léser tout le monde.

En pareil contexte, allez reprocher à tant de nos concitoyens de posséder une vision faussée des créateurs. Ceux-ci leur apparaissent comme des privilégiés en tenue de soirée, noyés dans une perpétuelle coupe de champagne: fidèles à l'image des artistes exhibée à plein reportages.

Comment alors convaincre monsieur et madame Tout-le-Monde de la nécessité (pour tant vitale) d'appuyer les revendications des artistes dans la sinistre affaire des coupes aux programmes culturels par Ottawa? Même quand le ministre du Patrimoine, Josée Verner, assène des sottises énormes en demandant au Québec de compenser de sa poche les coupes fédérales sans lui fournir d'enveloppe, des mains font clap! clap! pour l'applaudir. Lorsque Robert LePage s'indigne devant les coupes fédérales, plusieurs dénoncent en lui un contestataire en carrosse doré.

Le pire, c'est que ces images à paillettes, diffusées à pleins médias, faussent le portrait de groupe. La plupart des créateurs trouvent leur inspiration en tâtonnant dans le noir et tirent le diable par la queue. Et depuis quand l'essence de l'art, précieux miroir de l'âme de peuples, est-elle soluble dans une coupe de champagne? Ces arguments, à nos yeux irrécusables, paraissent risibles au clan adverse.

On a sous-estimé le travail de sappe produit par l'air du temps dans l'imaginaire collectif.

Une pluie de lettres et courriels des lecteurs aux journaux, dénonçant les assistés-sociaux-de-luxe-payés-avec-les-fonds-publics-pour-faire-la-java-à-travers-la-planète éclaire soudain le fossé béant entre deux perceptions de la culture. À gauche: les amoureux des arts et lettres saisissent l'importance des enjeux sur la table et dénoncent les politiques des Conservateurs. À droite: les gens gavés surtout d'icônes médiatiques, vedettes, partys et compagnie, hurlent aux privilèges de caste. En haussant le ton, quand les revendications des artistes éclatent en plein gala des Gémeaux. Ces célébrités locales en beaux habits incarnent si fort le rêve doré... «Regardez-moi la bande de riches et célèbres venue chialer dans leurs réunions mondaines, où le peuple n'est jamais invité!» crie la foule frustrée. Et faudrait leur donner des subventions!

Face à cette collision, on songe qu'une cause juste peut faire patate lorsque les perceptions publiques jouent contre elle. En l'absence d'un débat sur la place de l'art dans nos sociétés, les voix éclairées prêchent quasi dans le désert. Oui, certaines tribunes glamour gagnent à être évitées par les artistes en campagne de sensibilisation. Sinon, les messages ratent leur cible. L'air du temps souffle, souffle. Ne pas tenir compte de sa force dans nos revendications culturelles devient suicidaire. Faudrait revoir quelques stratégies... en tenant compte du terrain miné qui bouillie aujourd'hui la cause de l'art. L'air du temps. L'air du temps.

otremblay@ledevoir.com

THÉÂTRE

Premier choc péruvien

Le Prospero propose un texte déroutant de la dramaturge

MICHEL BÉLAIR

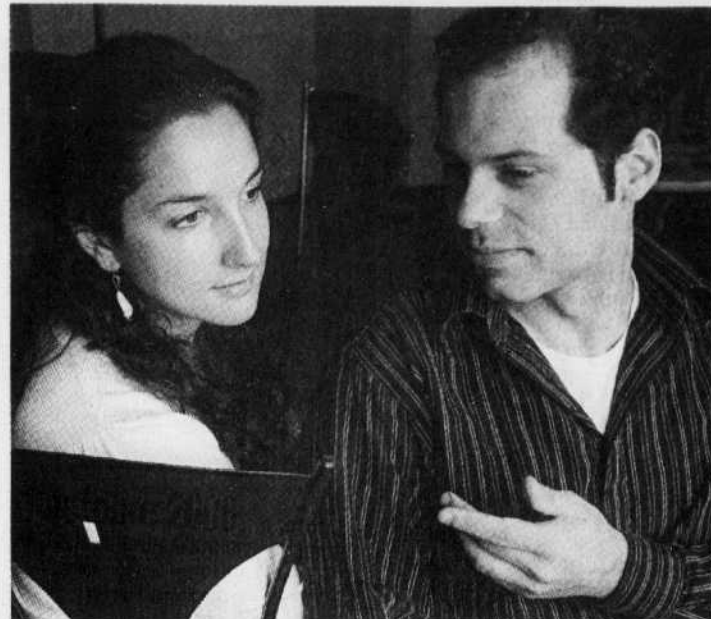
Ils sont jeunes comme on se souvient tous, toujours, jamais plus, de l'avoir été, et c'est leur première entrevue. Elle, Sounia Balha, sort à peine de l'École nationale; lui, Miguel Doucet, bleuet déraciné, y est passé aussi et s'adonne depuis à la mise en scène. Ils font partie du Théâtre Tresss qu'ils ont fondé avec leurs deux comparses Francesca Gosselin et Talia Hallmona pour monter ces *Trois Histoires de mer* de Mariana de Althaus qui prennent l'affiche mardi dans la salle intime du Prospero. Bien. Mais pourquoi les rencontrer, eux? Pourquoi parler de cette production plutôt que d'une autre?

L'universel et le particulier

D'abord, parce que! Ensuite parce qu'ils sont jeunes et beaux et qu'il faut parler de la relève dès qu'elle se manifeste. Mais surtout parce qu'ils arrivent avec une proposition originale: l'œuvre riche, complexe et engagée d'une dramaturge péruvienne. Vous en connaissez beaucoup, vous?

Pourtant, le Théâtre Tresss en est déjà à sa deuxième pièce de Mariana de Althaus en un peu plus d'un an; en juillet 2008, la compagnie proposait *Bruit* à l'Espace La Risée, une petite salle de la rue Bélanger. Dans les deux cas, c'est Francesca Gosselin qui a signé la traduction; née d'une mère péruvienne et d'un père québécois, elle est sortie de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM il y a quelques années. Sa carrière commence à prendre un tournant différent depuis qu'elle s'intéresse à ses racines péruviennes et qu'elle est entrée en contact avec Mariana de Althaus. Ici, grâce au mandat que s'est donné le Prospero de faire connaître les dramaturgies émergentes dont on n'entend presque jamais parler ailleurs, d'où qu'elles viennent, l'entreprise risque d'avoir un écho encore plus large. Yeah!

Miguel Doucet explique d'abord qu'Althaus est plus connue comme comédienne et metteuse en scène que comme auteure dramatique. Pourtant, ses pièces ont été jouées jusqu'en Espagne et en France, en version espagnole toujours. Une relation privilégiée s'est rapidement créée entre l'auteure et la petite com-



Sounia Balha et Miguel Doucet présentent une œuvre riche, complexe et engagée écrite par Mariana de Althaus.

pagnie puisqu'elle est la seule jusqu'ici à avoir monté ses pièces en français. Ce qui a séduit Doucet comme tous les membres de l'équipe, c'est que les *Trois Histoires de mer* parlent du rapport mère-fille, un thème universel qui prend une coloration bien particulière au Pérou à cause du nombre effarant d'enfants abandonnés que l'on y trouve.

«L'histoire est assez simple, racontent-ils tous les deux en prenant la parole à tour de rôle. On est dans une maison sur le bord de la mer où se rencontrent pour la première fois trois femmes qui ne se connaissent pas. On apprendra assez vite que Joséfina, Vania et Ananu sont en fait les trois filles d'une même mère qui les a abandonnées. Dans cette maison, chacune avec sa forte personnalité, avec ses différences bien ancrées aussi, elles vont tenter de se construire un héritage commun.»

Pas évident, direz-vous peut-être... Comme le souligne Sounia Balha dans son accent bien montréalais, les trois comédiennes se sont permis de plonger dans leur propre relation avec leur mère pour construire leur personnage. Et comme elles sont toutes les trois d'origines disons «multiples», c'est une autre belle façon de souligner l'universalité du thème et ses applications bien particulières selon les cultures.

C'est elle encore ou peut-être Miguel Doucet qui abordera le «réalisme magique» de Mariana de Althaus qui semble rappeler les meilleurs moments des *Cent ans de solitude* de Garcia Marquez. On verra peut-être là des fantômes plus vivants que les vivants qui sait... «Le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est intéressant pour le metteur en scène, reprend Doucet. On ne verra que les trois sœurs sur scène, mais pourtant chacune d'elle rencontrera sa mère... qui sera jouée, intégrée faudrait-il probablement dire, par chacune des filles. C'est un show écrit par une comédienne pour des comédiennes, et sa structure en abyme est fort intéressante parce qu'elle permet d'explorer des territoires très riches illustrant bien la force de l'écriture de Mariana de Althaus.»

Si l'avis vous intéresse, sachez que l'on pourra en apprendre un peu plus sur la vie et l'œuvre de ladite Mariana de Althaus le 27 septembre à l'École nationale dans le cadre des Portes ouvertes organisées pour les Journées de la culture. Le Théâtre Tresss offrira à un bout de lecture de *Bruit* et jouera même un extrait de *Trois Histoires de mer*. On se renseigne à l'École, et on se donne rendez-vous au Prospero...

Le Devoir

Masque production « Région » en 2006

Le Palier

de Réal Beauchamp et Jean-Guy Côté

avec Marie-Ginette Guay
(Continental, un film sans fusil) - Nomination « interprète féminine », Soirée des Masque 2006 et Lucien Ratio
Nomination « Révélation », Soirée des Masque 2006

Mise en scène : Frédéric Dubois assisté de Simon Lemoine
Décor : Yasmina Giguère
Costumes : Paco Bureau
Éclairages : Lyne Rioux
Bande sonore : Jonathan Monderie-Larouche

16 septembre au 4 octobre
(mardi et mercredi à 19 h, jeudi au samedi à 20 h)

En codiffusion avec

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalcorne.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
LA LICORNE 514.790.1245 ou 1.800.361.4595

Conseil des arts et des lettres Québec

OMNIBUS
DONNE À VOIR

le corps du théâtre

4^e ÉDITION DES RENCONTRES INTERNATIONALES DU MIME DE MONTRÉAL

ÇA COMMENCE MARDI!

du 23 septembre au 11 octobre 2008

8 SPECTACLES, 45 PERFORMANCES, DES RENCONTRES, CAUSERIES ET PROJECTIONS D'ŒUVRES DU RÉPERTOIRE, UN RESTO-BAR: LE QUARTIER GÉNÉRAL POUR LA FÊTE ET L'ÉCHANGE.

L'amour est un opéra muet Omnibus et l'Ensemble Pontaléon (Québec) Des mots derrière la vitre Compagnie Escala théâtre corps acteur (France) Un temps deux mouvements Tenon Mortaise (Québec) Intérieur nuit Association W (France) De la terre au visage Productions de la Gargouille (Québec) . Roxy horror show Talhoux vivants (Québec) . Faut-il croire les mimos sur paroles? Théâtre du Mouvement (France) . Josephina compagnie Chalwate (France) . et une foule d'autres activités.

billetterie 514.521.4191 1945, rue Fullum, ☉ Frontenac www.mimeomnibus.qc.ca www.espacelibre.qc.ca

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Québec

Conseil régional de la Capitale

Conseil général de France à Québec

Région Centre

Montréal

LE DEVOIR

JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL

UNMUSEUMNATUREMONTRÉAL

La Magie des lanternes

5 septembre au 31 octobre • 9 h à 21 h

Financière Sun Life

TFT

Montréal

Fondation MUSEUMNATUREMONTRÉAL

MUSEUMNATUREMONTRÉAL

750, rue de la Montagne, Montréal, Québec H3T 1W1

museumsnature.ca
514 872-1400

CC-BY

PIA-IX

CULTURE

THÉÂTRE

Émile Ajar s'amène au Rideau Vert !

Catherine Bégin et Louise Marleau donnent corps à *La Vie devant soi*



Romain Gary, alias Émile Ajar, a longtemps laissé son cousin Paul Paulovitch incarner son personnage en public, confondant tout un chacun. Il a obtenu le prix Goncourt en 1958 et en 1975.

MICHEL BÉLAIR

D rôle de couple! L'une séduisante, l'œil allumé de la femme aux commandes, presque séductrice. L'autre depuis longtemps consciente de ses moyens, plus mûre. Deux «femmes de textes» comme on dit «femmes de lettres» ou «femmes de tête».

Deux comédiennes qui toutes les deux ont interprété tous les personnages du monde ou presque. À droite, Louise Marleau qui fréquente régulièrement les planches et les plateaux de toutes sortes depuis l'âge de sept ans et qui signe ici, l'air de rien, sa quatrième mise en scène. Et devant, Catherine Bégin que l'on ne peut s'empêcher de voir déjà, avec son impossible voix soyeuse que l'on dirait pétée à la jointure, sous les traits de ce monstre de tendresse qu'est la Madame Rosa d'Émile Ajar.

Fortuitement...

On est au Rideau Vert, ou plutôt juste à côté, une semaine exactement avant la première. Tout au long de l'entrevue, il faut le noter, les deux femmes s'efforceront de ne pas trop ressembler aux jeunes filles espieuses qu'elles sont aussi lorsqu'elles racontent le plaisir qu'elles ont eu et qu'elles ont encore à patouer ensemble, depuis le mois de mai dernier, dans l'univers de Romain Gary alias Émile Ajar... Avec Momo, le petit juif arabe de Belleville...

C'est Louise Marleau qui a vu la pièce à Paris, il y a à peine plus d'un an dans une salle célèbre des Champs-Élysées, le Théâtre Mari-

gny; la production roule encore d'ailleurs, et elle s'installe même cette semaine du côté du Théâtre de l'Œuvre, dans le 9^e arrondissement cette fois, jusqu'à la fin décembre. L'adaptation du merveilleux texte d'Émile Ajar à la scène — «qui laisse sentir le plus chaleureux du roman» comme dira Catherine Bégin — a été faite par Xavier Jaillard. Bon.

Marleau donc, souligne l'existence de la pièce à Denise Filiatrault «qui est toujours à la recherche de nouvelles choses à monter», qui a été séduite par le texte... et qui lui a, dans un même élan, proposé de signer la mise en scène. «C'est fortuit, dit-elle, en troussant légèrement les lèvres. Je n'ai pas vraiment goûté la production parisienne, pour toutes sortes de raisons... et je ne pensais surtout pas faire la mise en scène de la pièce lorsque j'en ai parlé à Denise. Mais quand elle me l'a proposé, je n'ai pas su résister. C'est un texte d'une humanité absolument désarmante...»

C'est ainsi que nous en arrivons à la quatrième mise en scène «fortuite» de Louise Marleau: les deux premières pour l'Opéra de Québec — *Manon* puis *Carmen* avec Nézet-Séguin comme copilote — et la troisième au Rideau Vert, l'an dernier. On se souviendra qu'il s'agissait alors du classique *Au retour des oies blanches* de Marcel Dubé dont le théâtre de la rue Saint-Denis souhaitait souligner le 40^e anniversaire de la création. Le dramaturge avait écrit la pièce pour Louise Marleau à l'époque et, cette fois encore, c'est lui qui suggéra à la direction du Rideau Vert que la comédienne signe la mise en scène du spectacle. Rebond. Quatre fois donc, sans le vouloir vraiment... Dur?

«Non, pas vraiment, répond la metteuse en scène en souriant; j'y prends même beaucoup de plaisir! Je trouve très stimulant de jouer avec toutes les pièces du casse-tête qui composent l'ensemble de la production: les personnages, les répétitions, le rythme à placer avec tout le monde, la maquette du décor, les costumes, l'éclairage... J'aime parler de ma conception du spectacle avec les comédiens et avec tous ceux et celles qui lui donnent une forme concrète. [...] Au début, je l'avoue, la mise en scène et le fait d'être le maître d'œuvre du spectacle me faisaient un peu peur. À l'opéra, par exemple, j'ai travaillé sur des «storyboards» pendant six mois avant de faire face à tout le monde! Mais ici, devant ce texte dont la portée politique et sociale est beaucoup plus évidente encore qu'au moment de la parution du roman en 1975, j'ai rapidement eu le goût de plonger.»

On se rappellera que *La Vie devant soi* parle, grosso modo, d'«acommodements raisonnables» dans le quartier de Belleville, à Paris, qui abrite de nombreuses communautés plus ou moins visibles pas particulièrement minoritaires...

D'un niveau à l'autre

Catherine Bégin, elle, a tout de suite été séduite par l'idée de jouer ce personnage immense de Madame Rosa; on la sent habitée par son personnage lorsqu'elle en parle.

«Rosa c'est un personnage particulièrement touchant, oui, mais c'est aussi une inculte bourrée de préjugés. C'est loin d'être une sainte! Elle a des idées réactionnaires sur tous les sujets ou presque. Ce qui ne l'empêche aucunement d'être cette femme d'une tendresse incommensurable qui vient nous démontrer, à coups de petits gestes et de simples leçons de choses, qu'on ne peut rien sans amour.» On a tous lu ce livre admirable et l'on devine — faut-il s'excuser à l'avance de bouffer de l'adjectif laudatif en parlant de Romain Gary? — l'incroyable défi tout comme l'indicible bonheur de se glisser dans la peau d'un tel inoubliable personnage...

La comédienne, dont le jeu raffiné s'affirme encore plus avec les années, tout le milieu n'arrête plus de le souligner, poursuit en racontant qu'un rôle n'appartient finalement qu'à celui qui l'interprète, au moment où il l'interprète — «on ne pense jamais à ceux qui ont joué le rôle avant!». Et que même s'il y a bien une part de création dans le fait d'investir un personnage puisque c'est en soi-même qu'on le trouve toujours... sa Rosa ne parlera jamais que les mots d'Émile Ajar.

Elles s'animent toutes les deux. Discutent de «l'acteur canal» plus que de «l'acteur outil». D'une façon puis d'une autre, elles parlent toujours d'une relation de confiance, de communion. Et comme Louise Marleau est comédienne depuis des décennies, elle sait pertinemment — et probablement plus qu'un metteur en scène n'ayant jamais joué — l'importance de «l'écoute» sur un plateau. «Souvent, souligne-t-elle, cela mène à l'empathie. Souvent aussi à développer une sorte de sensibilité permettant de connaître et d'«intuitionner» les choses de l'intérieur, sur une relation plus organique au texte et au personnage, moins intellectuelle...»

Sa mise en scène, elle l'a d'abord voulue très réaliste de façon à ce que l'atmosphère du Belleville décrit par Romain Gary s'impose sur scène. Puis avec Rosa, Momo — Aliocha Schneider, un jeune comédien de 14 ans qui «brûle» la scène disent-elles — et tous les autres (Pascal Rollin et Marco Ramirez qui complètent la distribution), avec le racisme à la petite semaine et les petites gens de tous types de la vie ordinaire, l'on passera à une sorte d'autre niveau, un peu comme dans le roman...

Quelle forme tout cela prendra-t-il? Eh bien on le découvrira ensemble dès mardi, au Rideau Vert.

Le Devoir



Catherine Bégin et Louise Marleau, à quelques jours de la première de *La Vie devant soi*.

Bourses de carrière
Appel aux créateurs

Le Conseil des arts et des lettres du Québec offre des bourses de carrière destinées aux créateurs ayant un minimum de 20 années de pratique et dont l'apport à leur discipline a permis le renouvellement du langage artistique.

Ces bourses visent à reconnaître la remarquable contribution d'artistes ou d'écrivains à la vitalité de la culture québécoise. Elles sont dédiées à des créateurs ou des interprètes actifs sur la scène québécoise et qui poursuivent leur démarche artistique. Les candidats ont une influence de premier plan sur le développement des tendances et des lignes de pensée artistiques et leur travail inspire de façon marquante l'ensemble de leur milieu.

Bourses de carrière

Trois bourses de carrière sont offertes aux artistes œuvrant dans au moins un des domaines suivants : arts du cirque, arts médiatiques, arts multidisciplinaires, danse, chanson, littérature, métiers d'art, musique, théâtre et recherche architecturale.

Montant : 60 000 \$ répartis sur deux ans

Bourse de carrière Jean-Paul-Riopelle

Cette bourse s'adresse exclusivement aux artistes des arts visuels.

Montant : 60 000 \$ répartis sur deux ans

Bourses de carrière pour les scénaristes et les réalisateurs de cinéma

Ces deux bourses de carrière annuelles sont destinées aux scénaristes et aux réalisateurs d'œuvres cinématographiques de fiction, d'art ou de nature expérimentale ou encore documentaire.

Montant : 50 000 \$ chacune

Date limite d'inscription : 15 octobre 2008

Renseignements

Mme Francine Royer
Conseil des arts et des lettres du Québec
514 864-3350 ou sans frais 1 800 608-3350

www.calq.gouv.qc.ca



Le 14^e Festival international de la littérature (FIL) présente

MARIE CHOUINARD ET ROBER RACINE, CHANTIER DES EXTASES

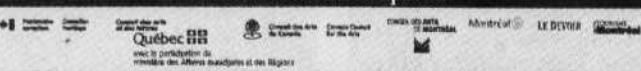
Lecture-spectacle en compagnie d'une danseuse devenue poète et d'un artiste musicien.

Jeu 25 septembre - 20 h 30
Cinquième Salle de la Place des Arts

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 042 2112



www.festival-fil.qc.ca



À ne pas manquer !
Une rencontre sur le thème « Du livre à la scène » en compagnie de Marie Chouinard, Brigitte Haentjens, Rodney Saint-Eloi et Loui Mauffette. Animation : Stanley Péan.
Dimanche 21 septembre - 16 h
Hall de l'Espace GO (4890, boulevard Saint-Laurent). Entrée libre.



LE THÉÂTRE DU TRIDENT

LA 38^e SAISON

08
09

MARIE DE L'INCARNATION
OU LA DÉRAISON D'AMOUR
Jean-Daniel Lafond / Marie Tifo
TABLEAU D'UNE EXÉCUTION
Howard Barker

LE DRAGON
Robert Lepage / Marie Michaud

L'ASILE DE LA PURETÉ
Claude Gauvreau

LA NUIT DE VALOGNES
Éric-Emmanuel Schmitt

Direction artistique Gill Champagne

5 pièces
à compter de 75\$

1-877-643-8131
Grand Théâtre de Québec

letrident.com



Robert Lepage
LE DRAGON BLEU

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOIS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE

DANSE

Dépeindre l'humain

Louise Bédard s'inspire des étranges portraits de l'artiste Marianna Gartner pour dire *Enfin vous zestes*

LILI MARIN

« On est présentement à la recherche de contacts factices — je pense à Facebook, à des relations qui se vivent dans le virtuel —, et je me suis dit: "Pourquoi ne pas essayer de vivre nos vies un peu plus dans le réel? Et comment s'attacher au réel si on ne s'attache pas au passé?" » Ces questions, la chorégraphe qui remportait le prix Jean A. Chalmers en 1997 se les ai posées pendant les deux années au cours desquelles a mûri sa dernière pièce, *Enfin vous zestes*. Ce titre intrigant, qui fait référence à un terme de vieux français signifiant «Je refuse!», c'est le directeur général de sa compagnie, George Krump, qui l'a trouvé. «Je l'ai tout de suite aimé parce qu'il a un côté pétillant, frais, et que mes œuvres font appel au ludisme», raconte Louise Bédard.

L'intime

C'est peut-être ce qui l'a séduite dans celles de Marianna Gartner, une Canadienne d'origine hongroise découverte grâce à Alberto Manguel et à son livre des images. À partir de photos anciennes, des portraits surannés, elle peint des toiles à la fois hyperréalistes et surréalistes, où des éléments perturbants introduisent une dimension symbolique forte. Si Louise Bédard n'a pas retenu leur aura diabolique, elle a par contre repris pour sa chorégraphie le thème de l'enfance trouble, sans toutefois tenter de reproduire sur scène ce que l'on voit dans les tableaux.

Ainsi, elle a choisi d'évoquer cette période décisive de l'existence à l'aide d'objets. «Je montre une femme mature avec un toutou. Quand on est jeune, en train de former sa propre image, il est personnel: on s'y confie, on le rejette, etc.» L'intime, donc, intéresse encore et toujours l'auteur de *Cartes postales de Chimère*, *Dans les fourges foulées du regard* et *d'Urbania Box*, je n'imagine rien.

Le jeu des apparences, de ce qu'on veut bien dévoiler de soi et de ce qui transparait dans le non-verbal demeure son principal terrain de jeu. Pour la première fois, elle a laissé ses interprètes explorer en improvisation avec elle, qui s'avoue très directive. «Avec des danseurs d'une telle intensité et d'une telle générosité, je crois que c'est important de recueillir ce qu'ils ont à dire.» Ce serait bête, en effet, de ne pas profiter pleinement d'un Ken Roy ou d'une Sarah Williams.

De la jeunesse

Des figures plus jeunes complètent la distribution du sextuor. «Mon travail a besoin de cette maturité et de cette jeunesse, de



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La chorégraphe Louise Bédard feuilletant le livre de Marianna Gartner, dont elle s'est inspirée pour *Enfin vous zestes*.

l'échange entre les deux. Il se compose de plusieurs couches, pas seulement de mon écriture, mais aussi de ce qui se dégage de ces êtres.» Eux-mêmes s'insèrent dans un ensemble très pictural, se

(associé notamment à Mutek). «C'est comme si c'était une grande peinture, avec une profondeur de champ», illustre Louise Bédard, qui a d'ailleurs commencé à peindre il y a un an et demi. Dans *Enfin vous zestes*, elle s'applique non seulement à créer des volumes, mais également des aplats.

Le jeu des apparences, de ce qu'on veut bien dévoiler de soi et de ce qui transparait dans le non-verbal demeure son principal terrain de jeu. Pour la première fois, elle a laissé ses interprètes l'explorer en improvisation avec elle, qui s'avoue très directive.

mouvant devant des canevas géants sur lesquels sont projetés les images grands formats que signe le vidéaste David Fafard

graphies de l'Italo-Mexicaine Tina Modotti, et poursuivi avec *Ce qu'il en reste*, en 2005, inspiré des collages de l'Allemande

Hannah Höch. «Je divulgue mes influences parce que je veux que les gens découvrent ces créatrices», indique la chorégraphe, qui a organisé des expositions en parallèle à ces deux premiers volets. Malheureusement, pour Marianna Gartner, elle n'a pas les moyens de le faire. Elle garde néanmoins l'espoir que cela soit possible à Vancouver, où vit aujourd'hui l'artiste et où Louise Bédard a été invitée à se produire en mars 2009.

Collaboratrice du Devoir

ENFIN VOUS ZESTES
Chorégraphie de Louise Bédard avec Tom Casey, Jean-François Déziel, Marie-Claire Foré, Victoria May, Ken Roy et Sarah Williams. À l'Usine C, du 25 septembre au 5 octobre



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Ganas de vivir, mise en scène d'Élodie Lombardo

Danse macabre à la mexicaine

La jeune chorégraphe Élodie Lombardo embrasse un ambitieux projet de création interculturelle

LILI MARIN

Mille fois trop gros pour la taille de sa compagnie, Les sœurs Schmutt, qu'elle dirige avec sa jumelle, le bateau dans lequel s'est embarqué la Québécoise d'adoption Élodie Lombardo ne risque pas d'échouer, grâce à la complicité de Danza-Cité et de La Compañía de Danza y Arte Escénico de Colima. *Ganas de vivir*, une pièce pour huit interprètes (québécois et mexicains) mêlant danse, théâtre et chant, français et espagnol, prend l'affiche à Montréal avant de se transporter dans plusieurs villes mexicaines.

Fusion d'éléments

En 2006, une semaine après son retour du Mexique, où elle avait présenté *Blouskaille olouèze* et donné deux semaines d'ateliers, Élodie Lombardo avait l'idée — et le titre — de ce spectacle sur le rapport à la mort, tel qu'il est envisagé par les compatriotes de Frida Kahlo. Une année de montage financier plus tard, elle retournait, en octobre dernier, dans le pays qui l'avait bouleversée. Ses interprètes la rejoignaient en décembre, puis c'était au tour de son compositeur, Guido del Fabbro (également violoniste de Pierre Lapointe) et de sa scénographe Marie-Eve Lemieux.

La création s'est poursuivie à Montréal, malgré les ennuis de visas de l'une des danseuses. Les sœurs Schmutt ont eu la chance de bénéficier de la première résidence de création offerte à une compagnie de danse par Studio Bizz, et la malchance de voir un de ses danseurs se blesser au pied. Cela a forcé la chorégraphe à préciser son rôle, celui de la Caterina, figure symbolisant la mort «toujours en train de se marier». Car, au Mexique, on rigole avec la mort, a découvert Élodie Lombardo, qui a pu y vivre la fête des morts. Au cours de cet événement rassembleur, qui a lieu au cimetière avec des mariachis, on grignote des crânes en sucre et on écrit des épitaphes pour ses amis. Une façon moins dramatique d'aborder l'inéluctable. «Ça met tout le monde, riche ou pauvre, chanceux ou malchanceux, sur un pied d'égalité», dit-elle.

Cette sérénité a plu à la chorégraphe qui aujourd'hui, à force de parler de la mort, a cessé d'y penser

tout le temps. «Sans être une anglo-saxonne de première, je crois que cette pensée impulse une vie où rien n'est acquis.» En termes chorégraphiques, cette préoccupation se traduit par un important travail sur le poids. Il s'agit de savoir jusqu'où aller dans l'abandon, tout en restant assez tonique pour rendre possibles les manipulations lors des duos ou des mouvements de groupe.

Parce que le groupe est omniprésent dans l'œuvre de cette artiste, pour qui la solitude demeure un concept abstrait vu qu'elle est venue au monde à deux. Dans *Ganas de vivir*, il est synonyme de soutien dans les moments difficiles et d'échange. De fait, les interprètes ont pris des cours de langue. «On a fait l'effort, chacun, d'apprendre la culture de l'autre», se félicite Élodie Lombardo, qui admet que le processus de création s'est déroulé en «franiol». Dans le spectacle, le français et l'espagnol s'entremêlent. «C'est bien quand les gens ne comprennent pas tout, parce qu'il y a une perte de sens.» Comme lorsque la fauchée se frappe un proche.

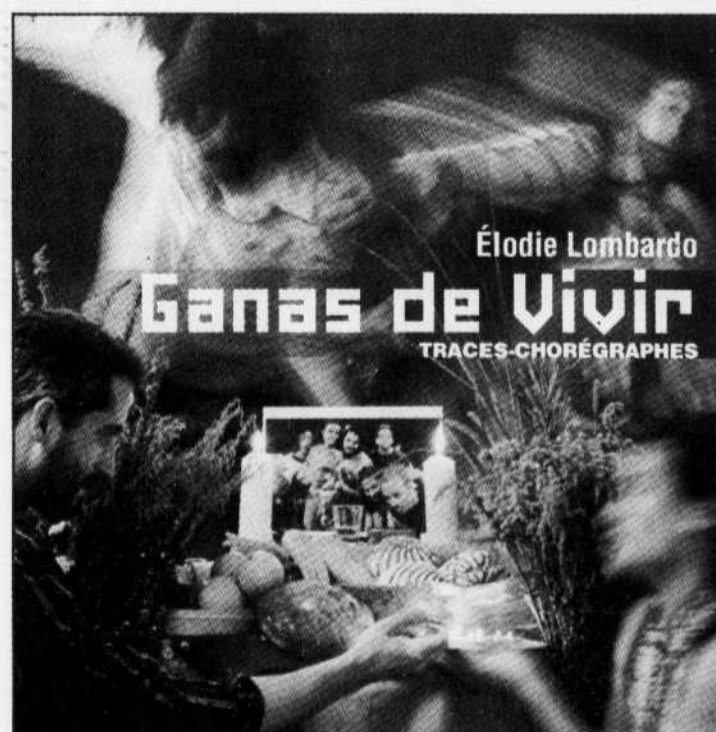
Le langage que développe Élodie Lombardo repose sur la fusion d'éléments de différentes disciplines. Pour la première fois, il s'articule aussi en chanson, tout simplement parce que l'une des interprètes mexicaines est bonne chanteuse. «Je travaille avec les talents de tout le monde», explique la chorégraphe, pour qui la voix est une extension du corps.

De la même manière qu'elle fait confiance à son équipe, elle ne s'inquiète pas trop des aléas de diffusion au Mexique, où le personnel des secrétariats culturels change au gré des humeurs politiques, ce qui risque toujours de chambouler un calendrier de tournée. Cette part d'imprévu réserve parfois de bonnes surprises, comme des dates qui s'ajoutent à la dernière minute. «À la limite, c'est plus facile de tourner au Mexique qu'à 100 km d'ici», dit-elle avec philosophie.

Collaboratrice du Devoir

GANAS DE VIVIR

Au Studio Hydro-Québec du Monument National, du 24 septembre au 4 octobre



Élodie Lombardo

Ganas de Vivir
TRACES-CHORÉGRAPHES

DanseCité

Une production de Danse-Cité en collaboration avec la compagnie Les Sœurs Schmutt et la Compañía de Danza y Arte Escénico de Colima

CHORÉGRAPHE ÉLODIE LOMBARDO INTERPRÈTES Luc Altadill, Susana Barrera di Piero, Cristóbal Barreto Heredia, Frédéric Gagnon, Jean-François Légaré, Séverine Lombardo, Georgina Navarro Núñez, Myriam Tremblay
COLLABORATEURS Lucie Bazzo, Guido Del Fabbro, Eve Lalonde, Marie-Eve Lemieux

DU 24 AU 27 SEPTEMBRE 2008, 20H30
DU 1^{ER} AU 4 OCTOBRE 2008, 20H30

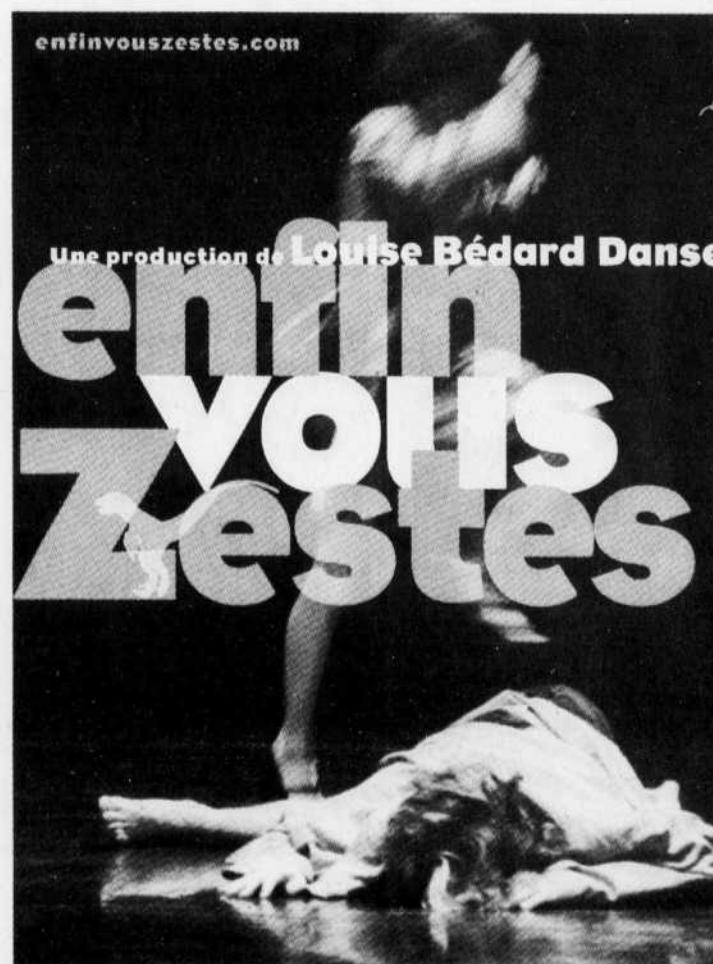
Studio Hydro-Québec du Monument National
1182, boul. St-Laurent St-Laurent
Billetterie 514 871 2224

Conseil des Arts du Québec
Conseil des Arts de la Région de Québec

LES SŒURS SCHMUTT

(...) magique et suranné, un univers de rêve, qui exalte aussi l'étrange, l'incongruité qui émane de chacun des artistes

ALINE APOSTOLKA, LA PRESSE 6 DÉC 2005, POUR GELSOMINA



Une production de Louise Bédard Danse

enfin vous zestes

CHORÉGRAPHE LOUISE BÉDARD SCÉNOGRAPHIE GENEVIÈVE LIZOTTE
COSTUMES ET MAQUILLAGES ANGELO BARSETTI MUSIQUE DIANE LABROSSE
LUMIÈRES BRUNO RAFIE VIDÉO DAVID EMMANUEL FAFARD
RÉPÉTITRICE CHRISTINE CHARLES INTERPRÈTES TOM CASEY, JEAN-FRANÇOIS DÉZIEL, MARIE CLAIRE FORTÉ, VICTORIA MAY, KEN ROY, SARAH WILLIAMS

25 SEPTEMBRE AU 5 OCTOBRE JEUDI AU SAMEDI À 20H DIMANCHE À 15H

USINE 514.521.4493 usine-c.com

1345, avenue Lalonde (sud d'Ontario, entre de la Vallée et Paré, métro Beaudry)

Conseil des Arts du Québec

Conseil des Arts de la Région de Québec

514.790.1245 1-800-361-4595 ADMISSION.COM

LE GROUPE

LE GROUPE

LE GROUPE

ILS SONT BEAUX, ILS SONT ITALIENS, ET ILS DANSENT POUR VOUS.

COMPAGNIE CATERINA SAGNA
BASSO OSTINATO
1^{ER} AU 4 OCTOBRE 2008, 20H

Une chance unique de voir *Basso Ostinato*, la toute dernière création, acclamée par le public européen, de la chorégraphe de danse contemporaine Caterina Sagna.

Directeur de la programmation de la Série Cinquième Salle: Michel Gagnon

TARIF RÉGULIER
Adultes 20\$* *Taxes incluses

30 ANS ET MOINS 15\$

LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DE VISU

Cozic en deux expos et un décodeur

L'ART C'EST FAIRE DU BRUIT EN SILENCE

Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe
495, avenue Saint-Simon
Saint-Hyacinthe
Jusqu'au 19 octobre

LIRE ET ÉCRIRE LA COULEUR

Galerie Graff
963, rue Rachel Est
Montréal
Jusqu'au 4 octobre

MARIE-ÈVE CHARRON

Cozic n'a pas l'habitude de faire les choses à moitié. En 2004, par exemple, le duo d'artistes composé de Monic Brassard et d'Yvon Cozic avait tenu une exposition en

trois actes, et en trois lieux, de leur travail récent. Le projet, *De la possibilité d'un baiser*, se composait d'installations *in situ* et de sculptures faites de matières recyclées et hétérogènes, toutes des œuvres marquées par le thème du regard. Encore aujourd'hui, Cozic déploie sa nouvelle production dans plus d'un espace en même temps avec une exposition en deux volets dont le dénominateur commun est le «code couronne», un alphabet chromatique de leur cru.

Au premier abord, les œuvres s'offrent à la manière de compositions abstraites, conçues de disques de couleurs placés de manière concentrique

ou selon un patron qui varie, distribuant les cercles colorés sur une ligne diagonale, verticale ou horizontale. Ces variations sont particulièrement probantes au centre Expression où 50 dessins disposés en frise scandent le pourtour de la grande salle. C'est là le cœur du projet, cette suite en apparence infinie de disques patiemment colorés aux crayons Prismacolor.

Tagada, snif, tchac, boing

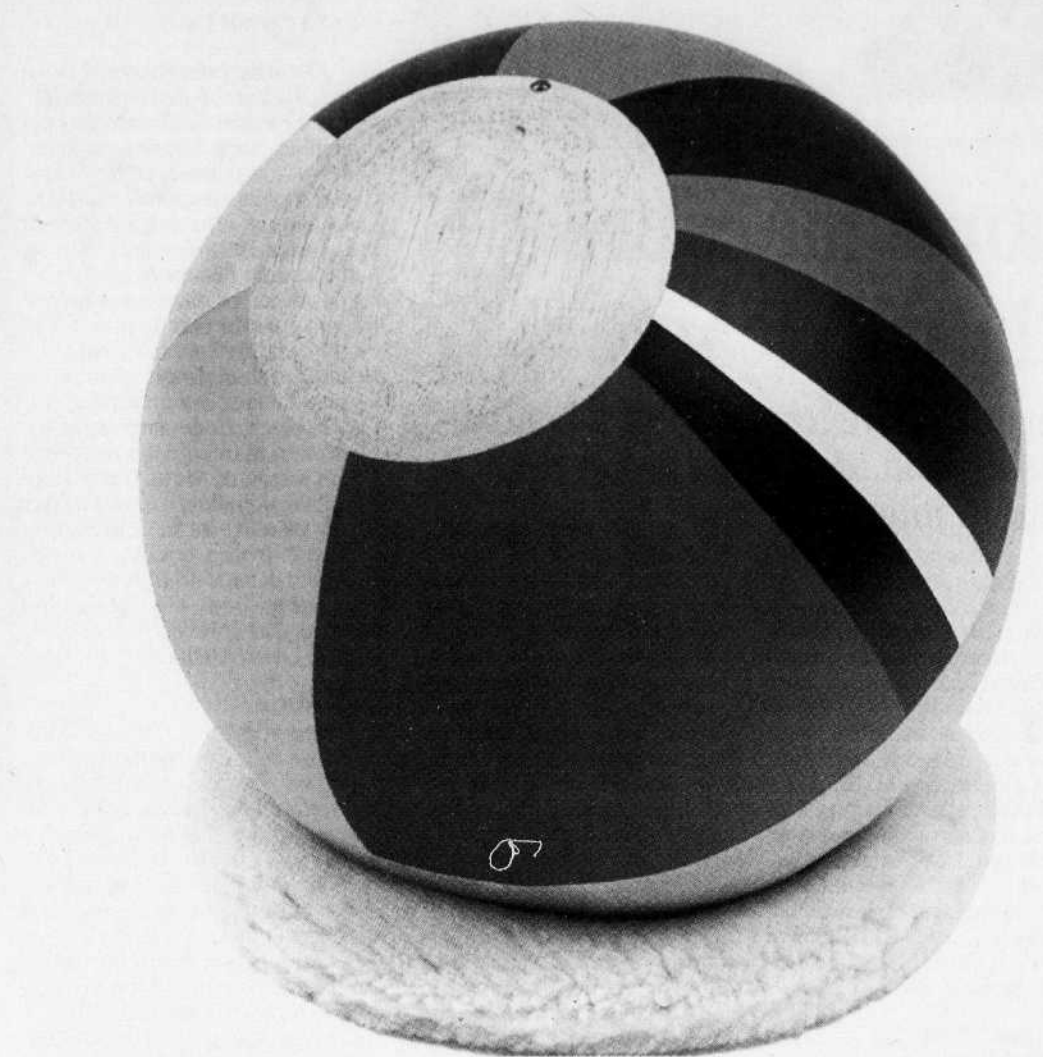
L'exercice semble avoir été rigoureux, par le choix des couleurs et de leur application, ainsi que dans la disposition des cercles et de

leur surface respective. Le format du papier étant toujours le même, la régularité et la constance dominent également l'ensemble de l'installation. Pourtant, l'apparente stabilité de ce système formel cache un monde plus grouillant, plus bruyant en fait, que le spectateur est invité à découvrir au moyen du «décodeur» mis à la disposition au centre de la pièce.

Chaque disque polychromatique est associé à une lettre, chaque dessin donnant ainsi à lire des mots tirés d'un seul registre, celui d'onomatopées telles tagada, snif, tchac, boing... Cozic multiplie les opérations d'encodage et de traduction, la couleur débouchant sur les lettres, les lettres sur des sons. Les onomatopées elles-mêmes sont finalement rattachées à des titres de journaux tirés de l'actualité. Toutes les clés pour mener à bien le décodage des dessins sont livrées dans l'exposition par le truchement d'un renvoi numéroté et le titre des œuvres.

A travers ce langage inventé, on retrouve l'intérêt de Cozic pour un art dont la matière première est la vie et le quotidien. Dans leur logique, aucune forme ne saurait être qu'autoréférentielle, chaque forme entretient plutôt un lien imparable avec un référent social, l'œuvre ne devant en cela jamais pêcher par autonomie.

D'où aussi l'invitation faite au spectateur de participer et de s'adonner au jeu du décodage qui le confronte alors à une convention élaborée par les artistes qui repose sur des liens arbitraires entre une lettre et des couleurs. La quantité de dessins donne à la frise son efficacité et son élégance. Toutefois, l'envie de poursuivre l'activité de dé-



Une des boules colorées du duo Cozic

SOURCE EXPOSITION

cryptage s'épuise bien avant de faire le tour.

Quelques œuvres dans la petite pièce du fond à Expression rappellent judicieusement les expériences passées de Cozic en

Les œuvres s'offrent à la manière de compositions abstraites, conçues de disques de couleurs, placés de manière concentrique ou selon un patron qui varie

matière de traduction visuelle de mots. Un seul mot en fait revient dans ces œuvres puisées entre 1989 et 2008, c'est «Cozic», la signature du duo par laquelle s'énonce un tiers auteur, une nouvelle entité née de la fusion des deux artistes qui travaillent ensemble depuis 40 ans. Le braille ou le code maritime, par exemple, gouvernent ici les sys-

tèmes visuels fabriqués notamment de carton, de papier, de roche ou de vinyle. À la différence de certains collectifs d'artistes qui optent pour un logo, Doron/Rivest par exemple, Cozic explorent les permutations formelles de leur nom, comme fascinés par cette origine inventée à leur œuvre.

Chez Graff

À la galerie Graff, le ton est aussi donné par le «code couronne», mais sous forme sculpturale, l'attrait pour les matières et les objets dans l'espace y étant plus frappant. Au principe de décodage s'ajoutent des références à l'histoire de l'art et à la littérature, par exemple par un rappel explicite à la *Colonne sans fin* de Brancusi et par un clin d'œil plus allusif à l'ouvrage *La Dispari-*

tion, de Georges Pérec. Certaines propositions cependant se dévoilent trop rapidement, versent dans une illustration peu captivante, comme avec la suite de niches et d'écriteaux liés aux mots «chien» et «dog».

L'application du code couronne par Cozic trahit un désir de saisir subjectivement le réel tout en ayant recours à un système bien réglé fourni par le décodeur. Mais comme le remarque Marie-Eve Beaupré, invitée à titre d'observatrice à écrire dans le catalogue de l'exposition: «*Au-delà [du décodeur] subsiste l'effet de ce que l'œil perçoit et que la langue reste incapable de nommer.*» C'est peut-être cette part livrée à l'indicible qui enlève au système son apreté et donne à l'ensemble une saveur poétique et bon enfant, Cozic restant fidèle ici à la convivialité qui caractérise plusieurs de ses œuvres.

Collaboratrice du Devoir



Une vue générale de l'exposition au Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe.

SOURCE EXPRESSION

Jusqu'au 12 octobre
MARC LEDUC
4844 boul. Saint-Laurent tél. 910-8906

Galerie Mazarine
1448A Sherbrooke O., Montréal, T. 514 982-6566, www.galeriemazarine.com

Exceptionnelle sélection d'art asiatique, antique et contemporain, depuis 20 ans.
mar., ven., 10h - 18h, sam., 10h - 17h

Vents d'Extrême Orient
du 18 Sept. au 16 Oct. 2008

STEVEN JAMES BROWN
KATYUSKA DOLEATTO
D BRADLEY MUIR
Mise-en-scène
photographie contemporaine

BEAUX-ARTS DES AMÉRIQUES
COLLINS LEBEVRE STONEBERGER
4928 rue Sherbrooke O.
Montréal, QC
514.481.2111

www.collinslebevrestoneberger.com

ASSOCIATION DES ILLUSTRATEURS ET ILLUSTRATRICES DU QUÉBEC

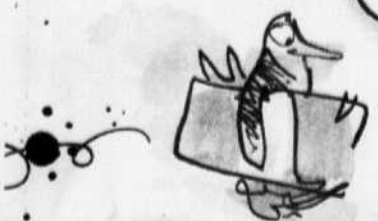


Illustration de Bruce Roberts

Soirée Port folio + ANNIVERSAIRE A.I.Q.!!!
RSVP illustrationquebec.com

MERcredi 24 Septembre!
BAIN MATHIEU

LE DEVOIR
INFOPRESSE
VAP
ARTS MONTRÉAL
CHATELAIN

DE VISU

Balade dans les airs

SURVOL INÉDIT

François Morelli
édifice Aldred,
85, rue Notre-Dame Ouest,
jusqu'au 28 septembre

À LA MESURE DE SES RÊVES

François Morelli
galerie Joyce Yahouda, 372, rue
Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au
1^{er} novembre.

JÉRÔME DELGADO

Les historiques fils métalliques, tordus et retordus — plutôt treillisés et encore treillisés — de François Morelli prennent toute leur dimension en cette rentrée. Une dimension bien verticale, dans l'esprit très utopiste qui peut être le sien et qui se marie parfaitement à leur contexte inédit et inusité d'exposition: en haut, tout en haut (au 23^e étage) de l'Aldred, l'immeuble art déco du Vieux-Montréal.

Le sculpteur, défendu par la galerie Joyce Yahouda, a doublement l'occasion de s'exposer ces jours-ci. Chez sa galeriste, il présente deux nouvelles pièces fidèles à sa signature, aux limites de la carapace prêt-à-porter et de la figure humanoïde, d'une part, et du mobilier très design et de l'artefact, d'autre part.

Voler...

À l'Aldred, rue Notre-Dame, angle place d'Armes, c'est une rétrospective que Yahouda offre à son artiste. Les huit œuvres qui y sont exposées couvrent 20 ans de création (1988 à 2007), dont cette enfilade de chapeaux, à la fois ensemble hasardeux et morceaux autonomes,

Sculpteur-assembleur, pratiquant de l'art performance et dessinateur, François Morelli conjugue bien des manières autour d'une même idée

qu'il avait dévoilé à l'époque où il était représenté par la galerie Christiane Chassay, aujourd'hui fermée.

Le titre le dit: *Web/toile/portable* (2001) rapproche ces casques et autres panamas malgré leurs différences, comme dans une société d'amis virtuelle — chaque chapeau repose sur une multitude de fils métalliques formant une belle toile d'araignée. Et il est possible, comme le montre la photo *Toile portée*, de rendre à ces couvre-chefs leur fonction première.

Sculpteur-assembleur, pratiquant de l'art performance et dessinateur — le pastel *Tour III (Série projets utopiques)* n'est pas qu'une étude de l'installation de chapeaux —, François Morelli conjugue bien des manières autour d'une même idée. Ses formes peuvent varier, inspirées par les objets qu'il déniche (des chapeaux, mais aussi une éponge, du mobilier, une canne...), peuvent tirer vers une étude de l'équilibre ou, comme ces petites pièces au sol, plus rondes et volumineuses, mais presque imperceptibles, de l'apesanteur.

Au bout, du moins dans leur pré-



Une vue générale de l'exposition Morelli à la galerie Joyce Yahouda

sentation ici près du ciel, les œuvres de Morelli poursuivent ce cher rêve, très humain, de s'élever, de voler, de

se libérer de notre réalité piétonnière. De *Eiffel* (1988) à *L'Étendard* (2007), où les fils figurent une croix du mont Royal, en passant par *La Leçon de vol* (1988 à 1991) — des chaises allées —, l'artiste semble se passionner pour les mêmes idées qu'il care.

En galerie, rue Sainte-Catherine, *Tapis volant*, tissé d'une multitude de ceintures, un de ses objets fétiches, insiste. La manière est peut-être plus impressionnante par l'obsession à collecter et à assembler ainsi ces lanières de cuir, mais l'œuvre manque un peu de l'ambivalence qui caractérise Morelli. Les dessins qui accompagnent l'installation, pré-

sent ou suite, on ne sait trop, parviennent par contre à troubler notre œil.

À la file indienne, l'autre nouvelle installation, aborde la marche, autre thème de prédilection, sans nécessairement rester terre-à-terre. Les fils, métalliques, deviennent ici des grandes jambes que Morelli répète pour créer l'illusion du mouvement.

On comprend que l'homme, prix Louis-Comtois de 2007, ne s'arrêtera pas de sitôt. On le verrait bien chausser ces armatures pour une petite balade en ville.

Collaborateur du Devoir

Sur la voie commerciale

L'Action terroriste socialement acceptable ouvre un magasin! Le collectif, si critique de la société de consommation, engagé contre tous les gaspillages, serait-il tombé sur la tête? Peut-être pas: le commerce Change, à être inauguré le 2 octobre, est une (autre) forme déguisée des bombes sociales de l'ATS. Oui, on y vendra des choses (des idées, plutôt) faisant un retour sur la production de l'Action depuis qu'elle agit, de sa Banque à bas à ses voitures brûlées. En réalité, Change, œuvre politisée, dénonce. Cet espace temporaire d'échange(s) prend racine au parc des Portugais, boulevard Saint-Laurent, angle rue Marie-Anne. Un choix bien prémédité: l'endroit, jadis appelé Parc des échanges, servait dans les années 1930 au troc et aux transactions sans argent. Cette nouvelle intervention, qui frôle bêtement la promotion, faut le dire, restera ouverte jusqu'en décembre. Juste assez pour s'immerger dans la grande période d'achats qu'est Noël.

Nids de livres d'art

La jeune librairie indépendante Le Port de tête (262, avenue du Mont-Royal Est), ouverte en 2007, prend vraiment l'art à cœur. En tout cas, elle devient un incontournable pour les lancements de livres sur le sujet. Jeudi le 25, pas moins de six centres d'artistes s'y rassembleront pour promouvoir un nouveau bouquin. Dans certains cas, ce sont des livres déjà publiés (comme *Persistance - Mathieu Beauséjour* par la Fonderie Darling), dans d'autres, ce sont des vraies nouveautés. Séquence, le centre de Chicoutimi, lance une monographie sur Martin Dufresne, alors que l'ATS, encore lui, lance son propre livre. Mais *Quand l'Art passe à l'Action* déborde d'autopromotion, s'annonçant comme un vaste recueil sur l'art engagé, et sur l'engagement tout court.

Jérôme Delgado

VERNISSAGE
Du 21 septembre au 9 octobre
Chabot / Ste-Marie

GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

VERNISSAGE
Dimanche 21 septembre 2008 à 14 h
NAVETTE GRATUITE
disponible pour l'occasion
Départ du MAC à 11 h 45

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Diane Landry
Les défibrillateurs
21 September 2008 - 4 Janvier 2009

08
Automne

Terrier
Exposition réalisée en suite en
collaboration par les Oublieux Galleries
21 September 2008 - 4 Janvier 2009

Andrien Norvid
Mur à Mur
21 September 2008 - 3 mai 2009

145, rue Wilfrid-Corbett
Joliette (Québec) CANADA
450 736-0311
www.museejoliette.org
Du mardi au dimanche, 12 h à 17 h

Photos: André Gauthier / Joliette / Joliette 2008. © Diane Landry

Julie Ouellet et Michel Campeau
Jusqu'au 11 octobre 2008

GALERIE SIMON BLAIS
www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

CONCOURS
S'ADRESSANT AUX ARTISTES EN ARTS VISUELS

Le formulaire d'inscription et les règlements du concours peuvent être téléchargés à partir des sites suivants:
www.agac.qc.ca
ville.montreal.qc.ca/culture/prixpierreyoyot
ville.montreal.qc.ca/culture/prixlouiscomtois

DATE LIMITE DE PRÉSENTATION DES DOSSIERS LE 10 OCTOBRE 2008, AVANT 17 H

Renseignements:
AGAC : 514 798-5010
(du lundi au jeudi, 9h à 17h et vendredi, 9h à 12h)

Ville de Montréal: Normand Biron, commissaire,
Prix d'excellence et Relations culturelles
internationales: 514 872-1160

AGAC **Montréal**

LES COURS ET LES ATELIERS AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

INSCRIVEZ-VOUS MAINTENANT!

Cet automne, prenez un peu de temps pour vous et inscrivez-vous à l'un de nos ateliers créatifs ou à l'un de nos cours. De nouveau cette année, la musique devient une partie intégrante des activités culturelles!

AU PROGRAMME CET AUTOMNE

COURS	<ul style="list-style-type: none"> LA MUSIQUE RACONTÉE : J.-S. BACH, <i>MUSICA DONUM DEI</i> COURS PROMENADE : INTRODUCTION À L'ART EUROPÉEN À TRAVERS LES COLLECTIONS DU MUSÉE
ATELIERS	<ul style="list-style-type: none"> LES JOIES DE LA COULEUR DESSIN DE MODÈLE VIVANT ÉVEILLEZ VOTRE CRÉATIVITÉ INTRODUCTION À LA GRAVURE SUR BOIS PAPIER CRÉATIF NOUVELLES TECHNIQUES DE LA PEINTURE ACRYLIQUE DESSINER LES FLEURS ET LES PLANTES DESSIN DE PORTRAITS

DESCRIPTION DES COURS ET INSCRIPTION www.mbam.qc.ca/adulte

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec et la Société des Dix vous invitent à assister à la conférence

Un cadeau révolutionnaire de la France à Québec : les tableaux des abbés Desjardins (1817 et 1820)

prononcée par Laurier Lacroix, professeur en histoire de l'art et en muséologie à l'Université du Québec à Montréal

> le jeudi 25 septembre de 12 h 30 à 14 h

à l'Auditorium de la **Grande Bibliothèque**

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
Entrée libre

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Une parti de la distribution de *La Fanciulla del West* en répétition à l'Opéra de Montréal

Wonder Woman à l'opéra

Avec *La Fanciulla del West*, l'Opéra de Montréal vous propose d'étancher votre curiosité

Giacomo Puccini, rendu immortel par *La Bohème*, *Tosca*, *Madame Butterfly* et *Turandot*, a aussi composé *Edgar*, *L'Hirondelle (La Rondine)*, *La Houppelande (Il Tabarro)* et *La Fille du Far-West*. Surpris? L'OdM étanche votre curiosité en affichant pour cinq représentations cette *Fanciulla del West* dont on a si peu entendu parler.

CHRISTOPHE HUSS

Pour Zubin Mehta, l'un des rares chefs à avoir enregistré *La Fanciulla del West* — pour Deutsche Grammophon en 1977, avec Carol Neblett, Plácido Domingo et Sherill Milnes —, cet ouvrage méconnu de Puccini est «un grand opéra». De passage à Montréal, il qualifiait lundi dernier *La Fanciulla* d'«opéra impressionniste», ajoutant «c'est presque Ravel!» Zubin Mehta note que cet ouvrage de 1910 suscite beaucoup d'interrogations quant à la voie musicale inattendue qu'aurait pu prendre le compositeur, sensible non seulement à la musique française mais également aux recherches de la seconde Ecole de Vienne. Puc-

cini retomba cependant sur ses pieds dans deux de ses trois opéras ultérieurs: *Le Triptyque* et *Turandot*.

L'amant s'appelle Dick

Pour Mehta, la faible popularité de *La Fanciulla* a deux explications. D'abord «un texte impossible», à la limite du «ridicule», pourtant enchâssé dans un écrin musical «fabuleux». Il rit à gorge déployée en se souvenant par exemple que la soprano est obligée de chanter «*Per sempre, Dick*», ce qui est un peu hasardeux devant un public nord-américain, l'ouvrage ayant été créé au Metropolitan Opera. L'autre explication, qui rejoint ce que rapportent tous les directeurs artistiques d'opéras, est la difficulté de distribuer le rôle princ-

pal: «*Ce n'est pas un opéra populaire, parce que Minnie est impossible à chanter*», a déclaré Zubin Mehta. Interrogé récemment par *Le Devoir*, Franco Moretti, directeur du Festival Puccini à Torre del Lago, en Italie, disait exactement la même chose en répondant «*La Fanciulla del West, sans aucune hésitation*» à la question «*Selon vous, quel est l'opéra de Puccini le plus difficile à distribuer?*».

À ce titre, on se veut très rassurant à l'Opéra de Montréal, dont le directeur artistique Michel Beaulac y est allé d'un vibrant plaidoyer lors de la conférence de presse destinée à faire le point sur les finances de l'institution: «*Lorsque vous avez vu Hiromi Omura dans Madame Butterfly, vous vous êtes dit: "C'est Butterfly". Je vous jure que Susan Patterson est Minnie, comme Hiromi Omura était Butterfly*».

L'Opéra de Montréal, après une année d'affluence record, doit en effet se battre contre les répercussions de la faible notoriété de cet opéra, qui peine à remplir la Salle Wilfrid-Pelletier. Le public mélomane de la

Métropole semble prouver une nouvelle fois (une fois de trop?) un manque de curiosité endémique envers ce qu'il ne connaît pas *a priori*. Cette attitude avait laminé toute velléité d'innovation à l'OdM, puisque *L'Étoile de Chabrier* en novembre 2005, un spectacle magique et rare, unanimement fêté par la critique, avait rempli au final la salle à moins de 70 %, creusant encore davantage le trou dans lequel l'institution s'enfonçait. *La Fanciulla del West* sera un vrai test pour vérifier la marge de manœuvre en matière de propositions artistiques à l'OdM. Serons-nous condamnés à *Butterfly*, *Carmen* et *La Traviata* pour l'éternité?

Ne reste plus qu'à espérer que la production de l'Allemand Thaddeus Strassberger, lauréat du Concours européen de mise en scène d'opéra 2005, sera aussi convaincante que celle de *L'Étoile*.

Mauviettes et forte femme

Ce que l'on appelle «l'opéra américain» de Giacomo Puccini (et qui est aussi l'un des rares «opéras western») est l'ouvrage qui suit *Madame Butterfly*. Il a été créé six ans après *Butterfly*, un laps de temps consacré en grande partie à la re-

cherche d'un sujet pertinent. L'une des idées qui avaient le plus la cote était celle d'un opéra sur les derniers jours de la vie de Marie-Antoinette. Mais Puccini ne parvint pas à se décider.

Attiré à New York par une «Saison Puccini» au Metropolitan Opera, au début de l'année 1907, il en revint avec un chèque de 8000 dollars, un bateau et le texte d'une pièce, *The Girl of the Golden West*, vue au Belasco Theatre, qui fournit finalement — après maintes adaptations — le sujet tant attendu. Ce fut un choix rassurant pour Puccini, qui avait déjà emprunté à David Belasco le sujet de *Madame Butterfly*.

Nous sommes au milieu du XIX^e siècle dans les Cloudy Mountains, en Californie, au temps de la ruée vers l'or. Le Saloon Polka, tenu par la belle Minnie, une femme au caractère très trempé, est fréquenté par des chercheurs d'or qui boivent et jouent aux cartes. Arrive un étranger, Dick Johnson, qui n'est autre que le hors-la-loi Ramerrez. Le shérif Jack Rance, pilier du saloon, qui courtise Minnie (comme à peu près tout le monde dans cet univers masculin — 16 personnages sur 18), est sur ses traces. Minnie, amoureuse

du bel étranger, parvient à protéger sa fuite (fin de l'acte I) et l'héberge chez elle (acte II).

Mais Rance, sur la trace du fuyard, arrive dans son repaire. Blessé lors de l'intervention, Ramerrez (alias Dick Johnson) se cache dans le grenier. Lorsque des gouttes de sang trahissent son amant, Minnie propose au shérif de jouer la reddition et la vie de Dick au poker. Elle gagne (en trichant). C'est la fin de l'acte II. À l'acte III, on capture Dick dans la forêt. Au moment où l'on s'apprête à le pendre, Super-Minnie, arrive, fait un numéro de charme et le libère. Dick et Minnie vivront libres et heureux.

Un continuum

Remarque l'événement: voilà un opéra de Puccini qui finit bien (une fin d'ailleurs abondamment critiquée dans la littérature)! C'est que rien ne résiste à Wonder Woman, qui sauve à trois reprises son chéri (un bandit, un dur de dur pourtant) et berne un shérif (un faux dur vociférant) trois fois aussi.

La Fanciulla del West est conçue en trois grands tableaux musicaux, comme des continuums. À l'intérieur pourtant, on trouve d'innombrables touches de couleur, des celules et des motifs pertinents. Quoi que l'on en dise, Puccini ne réussit pas, par contre, la «peinture sonore américaine» aussi bien que le subtil japonisme qui parcourt *Butterfly*. Mais tout, ici, est toujours mouvant, animé par des indications sans ambiguïtés (féroce, incisif, brutal) et une palette sonore très riche.

Tous les appels au chef-d'œuvre n'y changeront rien, *La Fanciulla del West* est un opéra expérimental, un opéra où Puccini (alors obsédé par la «modernité» — Debussy, par exemple — et qui met un temps inhabituel à avancer dans la composition) cherche uniquement à élargir sa palette de sons et d'harmonies aux détriment des airs et «numéros de chanteurs» qui ont fait son succès. Que chantonne le mélomane à la sortie d'un spectacle de *La Fanciulla*? Rien... Mais il en va de même pour *Pelléas et Mélisande* de Debussy (1902), *Salomé* de Strauss (1905), ou *Le Château de Barbe-Bleue* de Bartók (1918). Alors, ne condamnons pas *La Fanciulla* pour ça.

Un Puccini déconcertant? Oui, assurément. Un Puccini où, en fait, tout est entre les mains des protagonistes du spectacle (chef, chanteurs, metteur en scène) pour faire vivre avec force un opéra qui doit être porté à chaque seconde par une foi et un lyrisme inébranlables.

Le Devoir

LA FANCIULLA DEL WEST

Opéra en trois actes de Giacomo Puccini (1910). Livret de Gueffo Civinini et Carlo Zangarini. Avec Susan Patterson (Minnie), Julian Gavin (Dick Johnson), Luis Ledesma (Jack Rance). Chœur de l'Opéra de Montréal, Orchestre Métropolitain du Grand Montréal, dir. Keri-Lynn Wilson. Mise en scène: Thaddeus Strassberger. Costumes: Joyce Gauthier. Éclairages: Aaron Black. Salle Wilfrid-Pelletier, les 20, 24, 27, 29 septembre et 2 octobre à 20 h. Billetterie: 514 842-2112

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal

Yannick Nézet-Séguin

Deux voix pour Berlioz

Yannick Nézet-Séguin / chef
Marianne Fiset / soprano
Julie Boulianne / mezzo-soprano

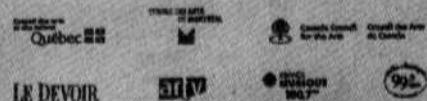
Maurice Ravel / La Valse
Hector Berlioz / Les Nuits d'été
Sergueï Rachmaninov / Nié poi krasavitsa pri mnié, mélodie
Modest Moussorgski / Les Tableaux d'une exposition (orchestration de Maurice Ravel)

Le dimanche
28 septembre 2008, 16 h
Salle Wilfrid-Pelletier
Conférence préconcert gratuite à 15h

Une présentation de LA PRESSE ERNST & YOUNG

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
514.598.0870 - orchestremetropolitain.com

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 877 812 2112



Invitation à la Mélomanie

Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores

CLAUDIO RICIGNUOLO
de l'Orchestre Métropolitain

« Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur. »
— YVES BEAUCHEMIN

- Série classique
- Cours à la carte
- Certificats-cadeaux

(514) 385-5015
www.melomanie.com

Passion & célébrations

Arion
orchestre baroque

::: Splendeurs versaillaises

Chœur de Chambre de Namur (16 voix) et l'Orchestre baroque ARION

Chef invité: Guy van Waas (Belgique)

26 septembre 2008, 20 h
Salle Claude Champagne

Haydn La Passione 21 et 22 novembre 2008, 20 h et le 23 novembre, 14 h Salle Redpath	Au goût parisien! 27 et 28 février 2009, 20 h et le 1 ^{er} mars, 14 h Salle Redpath
La grande invasion 23 janvier 2009, 20 h Salle Claude Champagne 28 janvier 2009, 20 h Salle Redpath	Handel La Passion et la raison 26 et 28 mars 2009, 20 h Salle Claude-Champagne

Pour s'abonner ::: arion@early-music.com ::: 514 355-1825
Billets individuels également en vente sur www.early-music.com/arion.html

ARION désire remercier chaleureusement Power Corporation pour son appui.

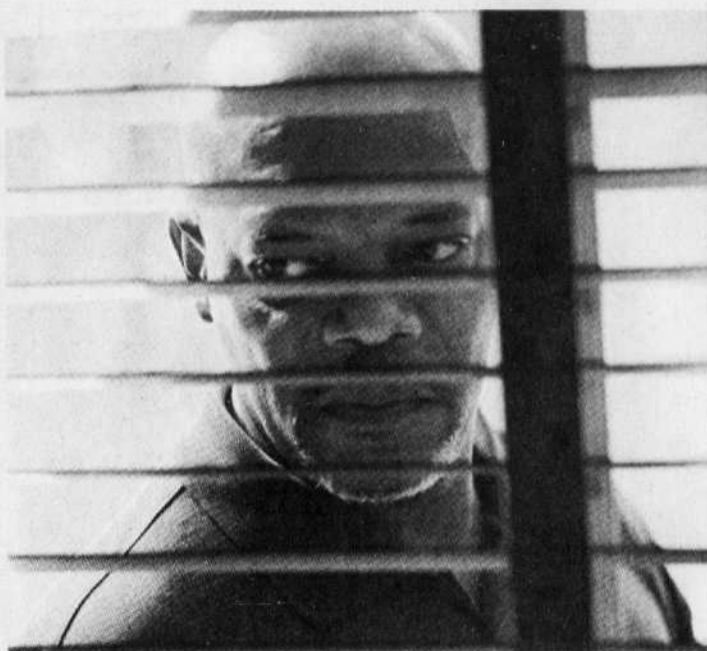
CINÉMA

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
13h15 15h15 17h15 19h15 21h15
sauf 23 sept. : 13h15 17h15 19h15

VICKY CRISTINA BARCELONA / WOODY ALLEN



Ricky Gervais, Téa Leoni, et Greg Kinnear dans *Ghost Town*, de David Koepf



Samuel L. Jackson dans *Lakeview Terrace*

Une bien mince anecdote

LAKEVIEW TERRACE (HARCELÉS)

Réalisation: Neil Labute. Scénario: David Loughery et Howard Korder. Avec Samuel L. Jackson, Patrick Wilson, Ron Glass, Justine Chambers, Jay Hernandez, Regine Nehy, Jaishon Fisher. Image: Rogier Stoffers. Musique: Mychael Danna, Jeff Danna. Montage: Joel Plotch.

ODILE TREMBLAY

Neil Labute déçoit beaucoup. Le cinéaste américain de *In the Company of Men* et de *Nurse Betty* s'enlise de plus en plus dans des productions de commande, où il égare sa griffe personnelle. *Lakeview Terrace*, son thriller californien, aurait pu décoller sur un scénario mieux tissé, d'autant plus qu'il aborde les problèmes interraciaux: mari blanc, épouse noire. Sauf que cette histoire de couple nouvellement installé dans une maison de rêve, qu'un voisin noir, policier par surcroît, persécute, faute d'apprécier les mariages entre conjoints de couleurs différentes, se retrouve vite réduite à l'anecdote.

Celle-ci se révèle tout compte fait assez mince. Le policier noir (Samuel L. Jackson, plus grimé que convaincant) fait vraiment la vie dure aux tourtereaux, au point de dépasser toutes les limites de leur grande courtoisie. Une scène d'orgie (soft) dans la

demeure du flic, trop vite esquissée, promettait quelques moments forts, sans livrer ses promesses.

L'excellent acteur Patrick Wilson (l'épouse) jouent sans nuances leur partition amoureuse menacée. Les enfants du policier (Regine Nehy et Jaishon Fisher), au départ importants dans l'histoire, disparaissent sans que les scénaristes n'aient bouclé leurs destins. Samuel L. Jackson doit défendre un personnage dont les malaises raciaux sont occultés au profit d'une folie violente, beaucoup moins portuse que son racisme.

Les incendies qui ont ravagés de belles demeures californiennes, en fond de scène de la dernière partie, auraient pu donner lieu à des images spectaculaires, faisant déboucher le thriller sur une dimension supérieure. Mais elles sont à peine mises à profit. Ce film, malgré des décors intéressants: les deux maisons voisines et dissemblables, et malgré cette fumée rouge qui monte des montagnes en envahissant l'espace privé saboté, se résume à sa thématique de territoire menacé, sans entraîner le spectateur plus loin que quelques frissons, d'ailleurs peu terrifiants.

Le Devoir

Monsieur et ses fantômes

GHOST TOWN

De David Koepf. Avec: Ricky Gervais, Greg Kinnear, Téa Leoni, Billy Campbell. Scénario: John Kamps, David Koepf. Image: Fred Murphy. Montage: Sam Seig. Musique: Geoff Zanelli. Etats-Unis, 2008, 103 min.

ANDRÉ LAVOIE

Beaucoup de fantômes traversent *Ghost Town*, la toute récente comédie à la mécanique un peu surannée de David Koepf (*Stir of Echoes, Secret Window*), également scénariste catégorie grosses pointures (*Snake Eyes, Jurassic Park*, le dernier *Indiana Jones*). Les plus impressionnants ne sont pas ceux qui rendent la vie impossible à un dentiste ayant une dent, longue et aiguë, contre l'humanité toute entière. On ne les aperçoit qu'au détour d'une réplique amusante, d'un quiproquo prenant des dimensions rocambolesques et au fil de la transformation d'un beau saulaud en bon samaritain: il s'agit de James Stewart ou encore de Cary Grant, savamment manipulés par le réalisateur Frank Capra.

David Koepf connaît très bien la potion magique de ce cinéma d'après-guerre amusant, larmoyant et moralisateur (*It's a Wonderful Life* représente la mesure-étalon). Dans *Ghost Town*, il la reproduit avec minutie, enrobant d'une méchanceté perfide un personnage dont le destin est connu d'avance et la rédemption assurée avant la fin de la dernière bobine. Ce qui ne veut pas dire que le petit chemin de croix de Bertram Pincus (Ricky Gervais, la vedette de la série anglaise *The Office*) n'est pas ponctué de stations rigolotes et de détours délicieux.

La vie de ce dentiste balance entre son chic appartement de Manhattan et son cabinet tout aussi rutilant, à quelques pas de distance. Entre les deux, l'homme demeure le même, acariâtre, solitaire et misanthrope. Il suffira pourtant d'une opération chirurgicale mineure, et surtout quelques minutes entre la vie et la mort, pour qu'il se mette à voir des fantômes partout. L'un d'entre eux, Frank (Greg Kinnear, en grande forme), se fait plus insistant que les autres, voulant, depuis sa mort il y a un an, réparer ses torts d'époux infidèle.



Dans *Ghost Town*, David Koepf applique les bonnes vieilles recettes de Capra et ne s'en cache même pas.

Gwen (Téa Leoni, énergique à défaut d'être crédible), sa veuve, est sur le point de se remarier, une gaffe annoncée selon lui; seul Bertram, son voisin pas très coopératif, peut l'en empêcher. Mais comment approcher une femme que l'on a jusque là savamment méprisée?

Inutile de pousser plus loin la description des mésaventures de

ce tyran bedonnant et fier de l'être, du moins un certain temps. David Koepf applique ici les bonnes vieilles recettes de Capra et ne s'en cache même pas, construisant cette descente aux enfers suivie d'une petite résurrection avec la régularité d'un métronome. C'est donc sans surprise que ce professionnel sans âme se découvre tout à coup un

cœur, et que de grincheux solitaire il passe à missionnaire des âmes grises de New York.

Le spectacle de cette renaissance intérieure pourrait être d'un intérêt limité, d'autant plus que l'aspect fantastique du récit n'offre ni virtuosité ni flamboyance. Pour tout dire, les effets spéciaux affichent un caractère primaire qui lasse très vite. L'émerveillement se produit grâce à l'assurance de Ricky Gervais à qui David Koepf offre plusieurs perles d'humour, le tout servi avec une intelligence et une sobriété (particulièrement dans la méchanceté) qui confine au suave. Désireux de se laisser tenter, comme tant de ses compatriotes acteurs, par une carrière américaine, Gervais l'amorce avec un film où sa bouille sympathique et son physique de gars «ben ordinaire» tranchent nettement avec la timidité des ambitions de son auteur.

Collaborateur du Devoir

LA SURPRISE DU BOX OFFICE FRANÇAIS

« Une bien belle ballade pour les cœurs amoureux ! ★★★★★ ! »
- LA PRESSE

« ★★★★★ ! »
- MÉTRO (PARIS) - PREMIERE - OUEST FRANCE - BRAZIL

« Un film résolument optimiste ! »
- MÉTRO (MONTRÉAL)

« Un petit bijou burlesque et bouleversant ! »
- ELLE

« Irrésistible ! »
- PARIS MATCH

« Une signature unique ! »
- MICHEL COULOMBE - SRC



RUMBA

UN FILM DE DOMINIQUE ABEL FIONA GORDON BRUNO ROMY

www.rumba-film.mk2.com

Edible, BO, CANAL+, ECHO, ECHO 2, ENGLISH, ENZO, FRENCH, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z

À l'affiche! CINEPLEX DIVERTISSEMENT - QUARTIER LATIN (2366, Boulevard E. 721-0000)

version originale française CINEPLEX DIVERTISSEMENT - QUARTIER LATIN (2366, Boulevard E. 721-0000)

EURÉKA! PRODUCTIONS ET LES FILMS DU 3 MARS PRÉSENTENT

« ON PEUT APPRENDRE UNE LANGUE PAR NÉCESSITÉ, CE N'EST QUE PLUS TARD QU'ON EN SAISIRA TOUTE LA CHARGE ÉMOTIVE OU POLITIQUE. »

« Merci à Claude Godbout d'avoir fait ce film. Ces jeunes sont formidables. »
- Christiane Charette - Première Chaîne, Radio-Canada

« Le réalisateur porte sur les jeunes un regard fasciné et fascinant. Un regard accueillant et plein d'espoir. »
- Valérie Lesage - Le Soleil - *** 1/2

« Une très belle réflexion qui nous offre des pistes de solutions. »
- Anne-Josée Cameron - Retour sur le monde - SRC-Québec

"Le film incite au débat, à la réflexion... et peut-être à l'action"
- Clairandree Cauchy - Le Devoir

LA GÉNÉRATION 101
UN FILM DE CLAUDE GODBOUT

Du 19 au 25 septembre EX-CENTRIS CINEPLEX PARALLÈLE Tous les jours à 17 h 25 et 20 h 45

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: du 9 au 15 septembre 2008

1	GREY'S ANATOMY Season 4
2	RADIO ENFER Saisons 4 et 5
3	SMALLVILLE Season 7
4	RAMBO TRILOGY
5	HEROES Season 2
6	JEAN-THOMAS JOBIN Jean-Thomas Jobin
7	THE FORBIDDEN KINGDOM
8	ONE TREE HILL Season 5
9	THE NIGHTMARE BEFORE CHRISTMAS
10	AC/DC No Bull (Director's Cut)
11	MISS MARPLE Coffret 1
12	BARBIE AND THE DIAMOND CASTLE
13	PRISON BREAK Season 3
14	DESPERATE HOUSEWIVES Season 4
15	UGLY BETTY Season 2
16	EXERCICES SUR MESURE POUR VOS PROBLÈMES PHYSIQUES
17	TOUPIE ET BINOU La dernière banane
18	DEXTER Season 2
19	GOSSIP GIRL Season 1
20	AVRIL LAVIGNE The Best Damn Thing Tour - Live

GAGNANT DE 4 CÉSAR
DONT
MEILLEUR FILM
★★★★★ «EXTRAORDINAIRE!»
Marc-André Lussier, La Presse

la graine et le mulet
UN FILM DE ABDELLATIF KEICHOE

8^e SEMAINE!
BOUCHERVILLE, PONT-VIAU 18, CARÉ AMORÇON

CINÉMA



Les trois vedettes de *Vicky Cristina Barcelona*, Javier Bardem, Penelope Cruz et Scarlett Johansson, sur le plateau de tournage avec le réalisateur Woody Allen.

Un Woody plus grinçant que tendre

Comédie sentimentale au culot d'enfer, ce *Vicky Cristina Barcelona* est joyeusement immoral, drôle et douloureux

VICKY CRISTINA BARCELONA
Réalisation et scénario: Woody Allen. Avec Javier Bardem, Scarlett Johansson, Rebecca Hall, Chris Messina, Patricia Clarkson, Kevin Dunn. Image: Javier Aguirresarobe. Montage: Alisa Lepselter.

ODILE TREMBLAY

À l'ombre des bâtiments de Gaudí et sous les vapeurs du vin catalan qui enivre, Woody Al-

len délaisse Manhattan et Londres pour dresser sa tente à Barcelone, cette Gomorrhe moderne au doux parfum de perdición. Et c'est à la fois cruel, lucide et délicieux, un des meilleurs Allen depuis longtemps, avec chocs culturels au menu et mariageage contemporain de la plus belle eau. Rien pour autant du retour aux grandes années de *Manhattan* et d'*Annie Hall*. Le célèbre binoclar à changé. Il est plus grinçant que tendre, son rire s'offre ici des accents désespérés, et la caméra nerveuse

se rapproche des êtres et délaisse les plans larges.

Deux belles copines américaines, Vicky, la brune rationnelle (Rebecca Hall, tout en finesse), et la blonde Cristina toujours prête à sauter dans le train de la grande romance (Scarlett Johansson, royale et libertaire) rencontrent à Barcelone un *latin lover* (Javier Bardem), peintre et tombeur de ces dames, qui leur fait les plus brûlantes propositions. Et en route vers l'aventure, avec hâte ou crainte.

Comédie sentimentale, mais à la testostérone dans le plafond et au culot d'enfer, ce *Vicky Cristina Barcelona*, joyeusement immoral, drôle et douloureux, bien joué, bien figolé, offre à Javier Bardem un rôle d'homme sensuel, sans scrupules et finalement vulnérable. Au milieu de trois femmes — car l'ex-épouse hystérique revient à la charge (Penelope Cruz, qui livre ici un grand rôle de prestation noire dramatico-ridicule) —, le mâle espagnol tient son gouvernail de séducteur bien en main, du moins en apparence.

Allen fait dériver sa comédie légère en eau trouble, renvoyant chacun à ses angoisses, sans clés à

l'appui, faisant valser le paysage, le parc Güell de Gaudí, le soleil et la chambre à coucher à coups de revirements, de répliques drôles, d'amours à plusieurs, dont les terribles scènes de Maria Elena (Penelope Cruz) constituent un point d'abîme. La voix hors champ dirige les rebondissements amoureux, telle une baguette de maestro, car rien ne marchera comme prévu dans cette savoureuse mêlée érotique. Et changez votre compagnie!

Le cinéaste se montre sans pitié. Chris Messina, dans la peau du petit mari américain de Vicky, se voit réduit à la plus terrible insignifiance, rendant le personnage de Bardem plus puissant et sulfureux par contraste. Et ce qui était un jeu sur l'amour éphémère devient une fable ironique sur les désirs de ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes et se retrouvent Gros-Jean comme devant, après les jeux de l'amour et du hasard, où seule la plus aventureuse du lot pourra tirer son épingle du jeu. Le légèreté craque, et le cynisme alienien hurle à la lune. Bravo!

Le Devoir



Penelope Cruz et Javier Bardem dans *Vicky Christina Barcelona*

Miike s'amuse

SUKIYAKI WESTERN DJANGO

De Takashi Miike. Avec Hideaki Ito, Kaori Momoi, Koichi Sato, Yoshina Kimura, Yusuke Iseya, Quentin Tarantino. Scénario: Masaru Nakamura, Takashi Miike. Photographie: Toyomichi Kurita. Montage: Taiji Shimamura. Musique: Koji Endo. Japon-États-Unis, 99 min, 2007.

MARTIN BILODEAU

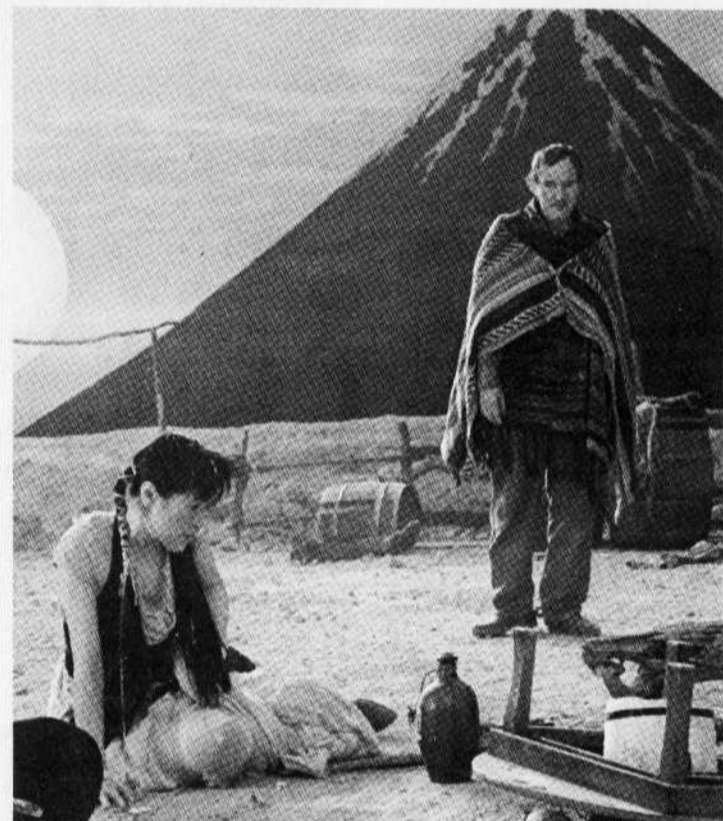
Un western-spaghetti... au Japon. Des acteurs japonais qui parlent... anglais. La galoche de Quentin Tarantino qui se pointe. Et nous ne sommes encore qu'au prologue. Le ton est donné, l'esprit ludique et déluré est mis en évidence. Mais le film du prodige Takashi Miike (*Audition*, *One Missed Call*) n'ira guère plus loin.

Une fois sa formule exposée, *Sukiyaki Western Django* n'est qu'une application de celle-ci, avec un scénario aux emprunts nombreux et affichés (l'éventail va de *Mon nom est personne* à *Roméo et Juliette* en passant par *High Noon*), inutilement compliqué, qui sent le prétexte à l'exercice de style. Le récit se résume par ses personnages, ou ses forces en présence. Il y a, pour commencer, un cavalier solitaire et sans nom (Hideaki Ito), qui débarque dans un village minier des hautes montagnes du Japon. Dans ce lieu, deux clans rivaux se disputent l'or présumément enfoui

dans le sol: les Genji, reconnaissables à leur blanc accoutrement, et les Heike, drapés de rouge. Dans le camp des neutres, on retrouve Ruriko (Kaori Momoi), une femme sage, et son petit-fils, muet depuis le meurtre de son père (fils de Ruriko) aux mains des Heike, qui cultive un rosier rouge et blanc. Il y a enfin la mère de l'enfant, entraîneuse dans le salon des Genji, qui deviendra l'enjeu d'un combat sans merci, déclenché par le cavalier solitaire, visant à libérer les habitants du joug des Genji et des Heike.

Sukiyaki Western Django est l'exemple typique du film qui a donné 100 % de plaisir à ses créateurs au tournage, la moitié aux spectateurs au visionnement. Prises de vue inusitées, trajectoires au ralenti des balles de revolver, trouvailles visuelles surréalistes, visiblement, Miike s'amuse. Image après image, chaque composition nous apparaît extravagante, étudiée, digne d'être encadrée. Mais l'enchaînement, à 24 images par seconde, est laborieux, malgré quelques surprises au rayon de l'interprétation (notamment de la part de la formidable Kaori Momoi). Et comme le récit tient à très peu de choses, et que l'humour qui assaisonne l'ensemble n'est pas toujours très élevé, l'indulgence des spectateurs devient une variable indispensable dans l'équation. La mienne a touché sa limite après une heure...

Collaborateur du Devoir



Sukiyaki Western Django est l'exemple typique du film qui a donné 100 % de plaisir à ses créateurs au tournage, la moitié aux spectateurs au visionnement.

www.cinemaparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!
 ★★★★★ POUR L'AMOUR DU CINÉMA
 FESTIVAL DU FILM HAÏTIEN • FOOD MATTERS
 • EUROFEST (films des pays de l'Est) • GOODFELLAS
 LEAVING THE FOLD • Monty Python's THE MEANING OF LIFE
 Métro Place des arts - Autobus 80 / 129 CINÉMA DU PARC -
 3575 Du Parc - 514-281-1900
 3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

★★★★★!
 La Presse - Journal de Montréal - Canoe - Métro - Le Soleil - The Gazette
 «Un excellent film!»
 René Houderoy, Radio-Canada
 ★★★★★! «À voir!»
 Des moments de bonheur! Profond et psychologique, il explore avec finesse et adresse la psyché féminine et la complexité des relations familiales.
 Bruno Lapointe, Journal de Montréal
 ★★★★★! «Un film magnifique!»
 Un superbe duo d'actrices, des dialogues percutants, une intrigue fascinante, avec des réflexions sur la vie, le pardon et la réhabilitation.
 Violaine Lassent, Le Soleil
 «D'une puissance émotionnelle rare.»
 Postif
 KRISTIN SCOTT THOMAS ELSA ZYLBERSTEIN
IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME
 UN FILM DE PHILIPPE CLAUDEL
 www.spectaclotheatre.fr metropole

SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2008
 Folle de Dieu
 Un film de Jean-Daniel Lafond
 Avec Marie Tifo dans le rôle de Marie de l'Incarnation
 www.onf.ca/folle-de-dieu
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
 EX-CENTRIS 3596, boul. Saint-Laurent, 5111 Billetterie (514) 847-2200
 CINÉMA PARALLÈLE
 CINÉMA CARTIER MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

SELECTION CANADA : MEILLEUR FILM ÉTRANGER AUX OSCARS
 GRAND GAGNANT DE LA COMPÉTITION OFFICIELLE DU FFM
 • GRAND PRIX DU JURY FESTIVAL DES FILMS DU MONDE
 • PRIX DU FILM CANADIEN LE PLUS POPULAIRE
 • PRIX DU FILM LE PLUS POPULAIRE TOUTES CATÉGORIES
 ★★★★★
 Manon Dumais, VOIR
 « L'UN DES FILMS QUÉBÉCOIS LES PLUS PUISSANTS DE 2008 ! »
 Brendan Kelly, THE GAZETTE
 NATAR UINGALAAQ PAUL-ANDRÉ BRASSAUR EVELINE GÉLINAS
CE QU'IL FAUT POUR VIVRE
 UN FILM DE BENOIT PILON
 UN PROJET DE BÉATRICE PAVOUE / ÉMILIE CHEVREUIL
 LES FILMS SEVILLE
 LES FILMS SEVILLE / FESTIVAL DES FILMS DU MONDE / FESTIVAL DE LA COMMUNICATION
 www.cequ'ilfautpourvivre-lefilm.com
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
 Version originale avec sous-titres anglais LE FORUM 22
 QUARTIER LATIN CINÉMA Beaulieu CARR ANGRIGNON BOUCHERVILLE PONT-VIAU 16
 ST-EUSTACHE SHERBROOKE STE-ADÈLE DRUMMONDVILLE JOLIETTE
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS